

4c. L'animation en pratique, lecture des récits



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

l'analyse de Mireille Prestini-Christophe

QUELQUES REFLEXIONS...

d'une place d'observateur non-participant

Les quelques lignes présentées ici sont de celles d'un « *observateur non-participant* »¹ c'est à dire de quelqu'un qui n'a pas été acteur direct de « *la formation à l'animation d'espaces publics urbains* » mais qui a eu l'occasion de participer à certaines réunions à son propos et d'échanger avec quelques stagiaires, ou avec des formateurs, au sujet de la mise en œuvre de cette démarche.

Ce travail s'appuie sur la lecture de 22 numéros ESPACESPUBLICS produits par les stagiaires à titre individuel (formation 2002) et des 6 numéros écrits collectivement (formation 2003).

Ce travail de lecture a été complété par un travail d'analyse des textes des récits individuels à l'aide du logiciel ALCESTE.²

Ecrire

La première réflexion qui m'est venue à l'esprit concerne la somme de travail, d'efforts que peut représenter le fait d'écrire, de vouloir écrire, de formaliser, c'est à dire de rendre communicable des réflexions que l'on se dit à soi-même ou que l'on échange oralement avec d'autres.

Cela nécessite de trouver ou de retrouver le temps, l'espace, les raisons, le sens, les plaisirs et l'efficacité d'écrire. Cela nécessite que l'on ose, que l'on s'engage, car l'écrit peut être créateur de situations nouvelles et doit donc répondre à certaines exigences de responsabilité. Ecrire, c'est donner forme aux mots pour accéder au sens, faire signe, laisser une trace. C'est donc vivre une expérience particulière dans le rapport au temps : j'écris dans le présent quelque chose qui a à voir avec un passé et qui me situe également dans un rapport à l'avenir.

Pour cela il faut que l'on se préoccupe particulièrement des choix des mots et des expressions qui permettent de légitimer l'action, de convaincre ou d'aider à la décision, d'être clair et accessible pour les personnes qui vont lire, ME lire, NOUS lire. L'écrit devient donc non seulement un rapport à soi mais aussi un rapport aux autres.

Il faut, dans une telle démarche, que ce travail d'écriture soit reconnu à sa juste valeur c'est à dire donne envie d'être lu. Pour cela la mise en page, la mise en forme doivent être attrayantes.

Et par ce point précis, la formation touche une troisième dimension qui est le rapport à la société: Aujourd'hui la société est devenue celle de l'image, du média, de la « tyrannie de la visibilité »³. Il faut attirer l'œil, séduire pour se faire entendre, utiliser les Nouvelles Techniques de la Communication et de l'Information pour permettre sa diffusion, en tous les cas rendre visible ce que l'on souhaite mettre en débat.

Formation et identité collective

Il me semble ainsi que cette formation, ce qui est trop rarement le cas, prend en compte les nouvelles exigences et les codes dans la mise en œuvre d'un débat public. Elle me semble ainsi pouvoir représenter ou illustrer ce que l'on nomme quelquefois « l'agir communicationnel »⁴ c'est à dire cette volonté de considérer non pas le monde comme un objet (qui prévaut dans les systèmes socio-économiques actuels) mais comme un partenaire avec lequel nous sommes en interaction notamment par le langage. Permettre une éthique de la discussion, garante de l'intercompréhension, et qui rende possible à nouveau le consensus social.

¹ *L'observation participante est une démarche caractéristique en ethnologie notamment. Les observateurs s'immergent personnellement dans la vie des gens. Ils partagent leurs expériences. L'expression "observation participante" tend à désigner le travail de terrain en son ensemble, depuis l'arrivée du chercheur sur le terrain, quand il commence à en négocier l'accès, jusqu'au moment où il le quitte après un long séjour. Au cours de ce séjour, les "données collectées" viennent de plusieurs sources et notamment: l'observation participante" proprement dite (ce que le chercheur remarque, "observe" en vivant avec les gens, en partageant leurs activités); les entretiens ethnographiques; les conversations occasionnelles de terrain; et l'étude des documents officiels et surtout, des "documents personnels" (ce terme désigne "les matériaux" dans lesquels les gens révèlent avec leur propre langage leur point de vue sur leur vie entière, ou une partie de leur vie, ou quelque autre aspect d'eux-mêmes. Il s'agit de journaux personnels, lettres, autobiographies).*

² *Le logiciel ALCESTE est un logiciel d'analyse de données textuelles ou logiciel de classification automatique de documents ou de textes par analyse des mots contenus dans les phrases. Il permet de dégager les différents thèmes, les classes, d'en définir les mots, les phrases représentatifs et de repérer leurs importances relatives et leurs articulations.*

³ *Ce terme utilisé par François de Singly « les Uns, avec les autres »: quand l'individualisme crée du lien p.181 renvoie à la nécessaire image que doivent donner les hommes ou femmes politiques, montrer leur identité personnelle et leur humanité. Cela peut amener à dévaloriser certains contenus, trop complexes et valoriser des mots d'ordre simples.*

⁴ *Habermas sociologue et philosophe allemand a fondé la théorie de l'agir communicationnel. En 1961, il soutient à Marburg sa thèse d'habilitation (L'Espace public, paru en 1962)*

4c. L'animation en pratique, lecture des récits

Pour vouloir communiquer à d'autres, il faut être porteur de sens et de valeurs à partager. Un des points importants, et qui apparaît très fort à la lecture des numéros d'ESPACEPUBLICS, est la construction d'une identité collective.

«L'identité collective est produite par les communications et les échanges entre des personnes ou groupes de personnes, animés par des finalités et des valeurs partagées, capables d'adopter une conduite à la fois autonome et référencée à ces finalités et à ces valeurs, se reconnaissant mutuellement comme membres d'une communauté, utilisant des symboles de communication et des règles de conduite communes qui les distinguent des autres» (A. Marchais-Roubelat).

Tous nos comportements, toutes nos actions, sont conditionnés par l'interprétation que nous faisons des événements extérieurs, par les représentations de la réalité que nous construisons. Un groupe humain aura un comportement global cohérent, arrivera à une "gouvernance globale" efficace si ses membres réussissent à expliciter et à partager leurs systèmes d'interprétation, pour constituer progressivement une véritable "communauté d'interprétation", une identité collective. Cette communauté d'interprétation se construit par la communication dans l'action et sur le sens de l'action (l'agir communicationnel), mais suppose une "clôture opérationnelle" pour éviter la dilution, la désintégration.

Ce n'est pas parce qu'ils sont réunis physiquement en un même lieu que les membres d'une entreprise peuvent construire un système cohérent. C'est parce qu'ils communiquent sur leurs finalités et leurs valeurs jusqu'à les partager, parce qu'ils se donnent des règles de communication et de conduite communes qui leur permettent d'interpréter les événements extérieurs de façon autonome et cohérente à la fois, qu'ils réussissent à constituer une identité collective. Cette "membrane virtuelle", à l'intérieur de laquelle ils peuvent communiquer sur le sens, les valeurs, les finalités, les règles communes, est en quelque sorte le contour de leur communauté d'interprétation, l'enveloppe de leur identité.

Cette dimension d'Identité Collective représente, selon l'analyse de discours par le logiciel ALCESTE, la classe la plus importante quantitativement, 37.05% des "mots" (ou occurrences) s'y rapportent. C'est donc le point sur lequel les personnes s'expriment, veulent et ont besoin de s'exprimer, c'est sans doute ce que la formation permet de construire.

Voici quelques illustrations de l'expression de cette identité collective :

... ces tumultes seront à l'initiative de la force de mes convictions et forgeront mes valeurs. M'inscrivant dans des démarches d'entraide, de bénévolat, mon expérience

de vie s'est construite sur la richesse d'autrui, ceux qui m'ont appris.

... pas muet mais pas bavard non plus: tout ce qu'il a dit tient en ces quelques lignes. Venu de nulle part, quand il dit du vieux Lille on entend qu'il vient du Lille vieux, du passé de Lille, il y est retourné sans en dire davantage que son plaidoyer pour l'espace.

... nul ne peut se passer de la parole de l'autre et nul ne peut parler à la place de l'autre. Autant de vécus dans un lieu forment une vie de quartier.

... l'habitant essaye de trouver sa place dans le projet et de faire passer ses souhaits, ses besoins liés à son vécu quotidien, l'élu défend ses techniciens et la démarche mise en place par la mairie.

Ce travail de construction identitaire se rencontre dans d'autres démarches de formation comme celles initiées par ATD-Quart Monde « *Le croisement des savoirs* » où universitaires et personnes en grande pauvreté travaillent, réfléchissent ensemble « *Il est inhabituel pour des universitaires de chercher à comprendre la pensée que des personnes pauvres et sans diplôme tirent de leur expérience. Il est tout aussi inhabituel que ces dernières se lancent dans un travail intellectuel et dans l'écriture de mémoires. C'est pourtant ce que les uns et les autres ont fait, en croisant leurs savoirs et celui acquis par les autres dans les actions de lutte contre la misère. Ils ont accepté*

Juin 2003 Bruxelles
Construire son discours avec des images



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

la remise en question et la confrontation pour relever le défi du “penser ensemble”.»

Il est, me semble-t-il, important de repérer que les projets de mises en œuvre de démocratie participative, de participation des “sans-voix” passent par la recherche de moyens, de temps, de formation pour rendre ces paroles entendables et entendues, et par là agissantes.

Dans la culture occidentale l'acte d'apprendre a été depuis longtemps confisqué par les milieux éducatifs. Or cet acte appartient d'abord et avant tout à la Vie.

«L'élan d'apprenance est l'expression, le visage même d'un autre élan celui qui mène l'humain dans et vers sa propre quête de sens... L'apprenance a une fonction à la fois de stabilisation, de régulation, de transformation, d'adaptation et d'évolution. Grâce à sa capacité d'apprendre, l'être humain est en mesure d'actualiser, c'est-à-dire de rendre manifeste (de réaliser) son potentiel d'évolution, cet élan de complexification et de dépassement qui caractérise le vivant... C'est parce que je dois agir aujourd'hui avec ce que je sais d'hier et ce que je voudrais pour demain, que je cherche le geste, l'acte, la parole, la pensée qui conviennent à ce que je suis, ici et maintenant.» (Hélène Trocme-Fabre).

Apprentissage organisationnel et apprentissage individuel

Si cette démarche de formation relève de l'apprenance, elle passe par la dimension du groupe, du collectif. C'est par l'échange, la confrontation avec d'autres, gérée et animée par une équipe de formateurs garante du cadre, du temps et de l'action. Elle se construit donc par de l'apprentissage organisationnel. Si les auteurs s'accordent pour constater que l'apprentissage au niveau de l'organisation diffère de l'apprentissage individuel, une question se pose car l'organisation est constituée d'hommes qui, eux aussi, apprennent. Dans une telle démarche la question se pose de la reconnaissance de cette formation pour chacun selon sa trajectoire, son statut, son propre projet d'avenir.

Dans le travail d'analyse à partir des récits individuels opéré par le logiciel, la plus petite classe représentée 11.03% des occurrences. Elle se rapporte aux moyens (*langage, dessin, dialogue, film, photo, note*) que l'on utilise pour *recueillir, étudier, comprendre, expliquer et provoquer* (verbes représentatifs de cette classe). Ce qui de mon point de vue est l'objectif essentiel de cette formation, l'animation d'espaces publics, n'est finalement pas “raconté” beaucoup. Pourquoi ce paradoxe? Cela traduit d'une certaine façon une transformation en cours, quelque chose qui est

en émergence. Je peux raconter quelque chose si je le connais bien en tous les cas suffisamment pour avoir une certaine distance. Je peux me “lancer” dans des façons de faire nouvelles si je suis suffisamment assuré de qui je suis et où je suis. La production d’écrit individuel donne l’occasion de dire une trajectoire, une expérience, d’apporter des éléments d’information sur telle fonction ou telle démarche, de faire partager des valeurs, une certaine interprétation de l’environnement et des expériences.

Mais si l’on veut davantage mettre en évidence, valoriser et faire reconnaître des savoir-faire liés à l’animation d’espaces publics, alors faut-il sans doute compléter ce travail par une méthodologie et une analyse permettant d’interroger l’expérience, se poser la question de ce qui constitue l’activité.

Expliciter son action c’est, au fil du temps, développer une culture “vécu de l’action” pour centrer la description de ce qui a été réellement fait et vécu de manière spécifique, en facilitant l’expression des savoirs en action, au détriment des savoirs déclaratifs.

Les travaux d’Yves Clot et du laboratoire de Clinique de l’activité du CNAM, nous invitent à aller au-delà de cette description du réalisé et à nous intéresser à l’activité dans le sens où « *elle n’est jamais que l’actualisation d’une des activités réalisables dans la situation où elle voit le jour... de sorte que le réel de l’activité c’est*

Juin 2003 Bruxelles
Préparer le débat en sélectionnant les images



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

aussi ce qui ne se fait pas, ce que l'on cherche à faire sans y parvenir - le drame des échecs - ce que l'on aurait pu faire, ce que l'on pense pouvoir faire ailleurs... et paradoxalement ce que l'on fait pour ne pas faire ce qui est à faire... Le réalisé n'a plus le monopole du réel. Le possible et l'impossible font partie du réel.»

Si l'on veut permettre un apprentissage individuel et permettre une reconnaissance de celui-ci, il pourrait être particulièrement intéressant d'accompagner la formalisation des pratiques et envisager une alternance de travaux collectifs et individuels : aménager des temps de respiration mais aussi de production entre chaque phase. Échange, Expression, Réflexion, Formalisation.

Ces temps de respiration et de formalisation doivent être définis avec la personne pour lui permettre de se saisir de la procédure comme d'une zone de développement ; proposer une articulation entre apprentissage organisationnel et apprentissage individuel.

Pour mener ce travail, il pourrait être nécessaire que parallèlement à la formation collective, un travail de soutien, d'accompagnement spécifique puisse être proposé aux participants pour mettre à jour ces savoirs d'action pour les valoriser, les formaliser.

Si apprentissage organisationnel et apprentissage individuel sont complémentaires, ils ne relèvent pas,

de mon point de vue, de la même démarche ni des mêmes compétences de formateurs. L'un travaille avec le groupe, à partir d'échange, de confrontation, d'expérimentation d'outils ; l'autre nécessite la prise en compte plus particulière de l'individu et sa trajectoire, dans sa capacité et sa motivation à faire valoir des compétences.

... et langage professionnel

L'analyse des textes des numéros ESPACESPUBLICS a mis en évidence l'importance de la construction d'une identité collective, c'est à dire de valeurs et de sens partagés quelque soit la place et le statut de la personne. Elle rend compte également de la question du langage et du rapport spécifique d'experts, de techniciens que ce langage traduit.

En effet, le logiciel ALCESTE a défini 5 classes : La classe "identité collective" (37.05% - *classe rose*) et la classe "conditions et outils de la mise en œuvre" (11.03% - *classe jaune*) que nous avons déjà commentées.

Elle définit également une classe "description de l'espace" (14.53% - *classe bleue*), une classe "dimension professionnelle : programme et contractualisation" (18.16% - *classe rouge*) et une classe "dimension professionnelle : la fonction de conseil

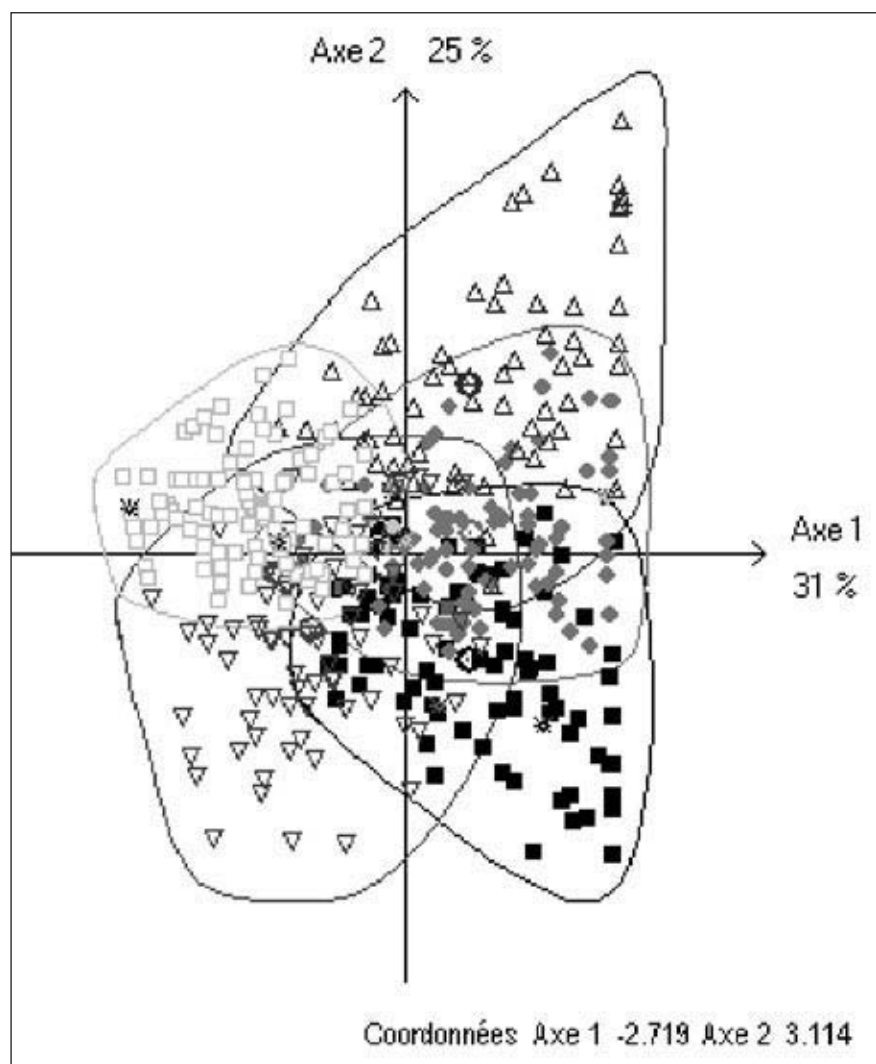
et d'accompagnement" (18,44% - *classe verte*). Le rapport à l'animation d'espaces publics est rendu compte dans un langage de spécialistes, d'experts ou tout au moins avec un vocabulaire spécifique.

La distribution des mots (ou occurrence) sur un schéma met en évidence le rapport des classes entre elles : On a ainsi un axe horizontal qui va de la position la moins professionnelle, celle d'habitant, à la "plus experte", celle d'architecte, et un axe vertical partageant le discours de la dimension politique (et non politicienne) de celui de la dimension professionnelle (voir schéma page suivante).

Septembre 2002 Roubaix



4c. L'animation en pratique, lecture des récits



Le langage traduit la perception particulière, l'interprétation spécifique de la personne. Elle rend compte également de son appartenance sociale et professionnelle, de son regard spécifique, de ses préoccupations particulières. La question n'est pas de supprimer ou annuler ce langage professionnel. Il participe de l'identité de l'individu et de la nécessité de son travail. La question est plus exactement de voir comment ce langage et l'analyse qu'il sous-tend pourraient être rendus accessibles, mis en œuvre et en débat dans un échange avec des non-spécialistes. La volonté de réunir des personnes de statuts et légitimités différents dans un même temps et un même lieu à partir d'une préoccupation commune ne peut pas suffire à créer le dialogue et de l'échange. Elle risque au contraire de retraduire certaines formes de domination.

L'écriture collective

La formation qui s'est déroulée en 2003 a expérimenté la construction de numéros d'ESPACESPUBLICS à partir non plus des récits individuels des personnes impliquées dans la formation mais à partir de récit construit collectivement.

Chacun produisait un récit puis, après la définition de critères construits par le groupe, choisissait un texte support de la réflexion et de l'analyse. Celui-ci était

Mai 2002 Haubourdin
Co-produire



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

donc l'objet des multiples interprétations, explications, compréhensions, traductions élaborées par et avec le groupe. Enfin venait le temps de l'écriture ou plus exactement de la production d'une communication par le groupe.

Cette forme de travail s'apparente aux courants pédagogiques qui favorisent une co-analyse permettant un développement aussi bien des sujets, du collectif que de la situation. Ce courant initié par Henri Desroche avec *l'autobiographie raisonnée*, connaît de nombreuses extensions de recherche par le travail autour des *histoires de vie* (par exemple avec le travail de Vincent de Gauléjac) ou par la méthodologie d'*autoconfrontation croisée* (dans le champ de l'analyse des situations de travail cf. Faïta et Clot).

Ces méthodologies ne sont pas attachées à l'expérience vécue mais davantage au pouvoir de se détacher de son expérience afin que celle-ci devienne un moyen d'accomplir d'autres expériences. C'est « *l'expérience vécue de l'expérience vécue* » (Vigotsky). La prise de conscience n'est plus la découverte d'un objet mental, mais la création d'une pensée dans un contexte nouveau. Pour se faire, 3 étapes essentielles se jouent : la constitution du groupe et la production par chacun d'un récit ; l'autoconfrontation c'est à dire la conjugaison des expériences, leurs mises en discussion et leurs explicitations ; la création d'une nouvelle situation (dans notre exemple la production

d'un numéro d'ESPACESPUBLICS). Il permet ainsi de passer de ce que "les gens font et ce qu'ils en disent" à ce "qu'ils font de ce qu'ils disent".

La lecture de ces numéros pour une personne qui n'a pas participé à la formation est particulièrement intéressante et permet des lectures, des expériences à des niveaux et des "utilités" différentes.

En effet la production collective d'un numéro ESPACESPUBLICS permet non plus seulement de structurer une pensée et d'en laisser une trace (ce qui n'est déjà pas si mal !) mais de confronter des points de vue, de se mettre d'accord sur ce que l'on veut écrire et sur les critères de jugement. Elle rend compte ainsi d'une plus grande richesse et "finesse" d'analyse permettant de rendre compte de la complexité de la "réalité". Elle permet de dépasser le discours de conviction pour un discours permettant de problématiser, c'est-à-dire à partir des questions et des observations de chacun de construire le problème. Ce travail est essentiel pour l'avancée de la réflexion, une évolution, un changement, et la mise en œuvre d'un réel débat public. Celui-ci peut devenir, non pas une confrontation d'idées juxtaposées, clivées et ne pouvant pas se rencontrer (car lieu d'enjeu de pouvoirs et d'émotions non maîtrisées) mais confrontation par la recherche de réponses, de compréhensions partagées à des questions reconnues comme légitimes.

Dans chacun des numéros construit collectivement, des questions essentielles à une démocratie liée aux questions de territoire mais posée dans sa complexité sont ainsi abordées: par exemple la question de la participation (question qui peut apparaître quelque peu "à la mode") n'est plus abordée seulement du point de vue d'une conviction partagée (cf. paragraphe sur l'identité collective) mais est l'objet de réflexion entre participation et pouvoir, difficultés dans sa mise en œuvre, recherche de nouvelles formes de participations dépassant la simple présence physique, le rôle des associations, les pré-requis de cette participation selon les positions, mais aussi les réalités et appartenances profondes de chacun, les rapports de domination créés par les places sociales des personnes etc.

La lecture de ces numéros peut donc se faire et être le support d'un travail portant sur le repérage des enjeux d'un débat public, sur les conditions de sa mise en œuvre, les différentes modes qu'il peut prendre.

Une autre lecture et donc une autre forme d'animation/d'expérience peut se faire en termes de comment faire, de processus et d'outils d'animation à mettre en place. Différentes formes d'animation sont en effet expliquées et surtout analysées au travers des témoignages, par les effets qu'ils produisent ou peuvent produire (faciliter la prise de parole ou être trop exigeant et ne pas permettre une réelle participation de tous). Par cette explicitation de l'animation, on peut

Mai 2002 Haubourdin
Co-produire



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

travailler sur la construction de la parole collective : celle-ci ne peut être une juxtaposition des “meilleures idées” de quelques individus, mais être l’objet d’un véritable travail de construction collective, de recherches de critères partagés etc.

Les numéros d'ESPACEPUBLICS écrits collectivement me semblent ainsi pouvoir être des supports à d'autres démarches de formations, à d'autres réflexions ; ils me paraissent être des moyens pour susciter la créativité dans l'animation / formation. En effet, à partir de la lecture et de la compréhension des outils et démarches proposées, un travail s'inspirant de ces démarches peut permettre de créer d'autres outils, d'autres démarches adaptées à la situation travaillée. L'objectif de cette formation me semble être atteint : donner les moyens, l'envie, les “idées” de construire, de créer, d'imaginer. Permettre ainsi ; non pas une politique de proximité pouvant simplement signifier se rapprocher des gens « *pour se faire entendre et comprendre pour redonner une légitimité nouvelle à une “autorité défaillante”* » (J. Donzelot, 2003, p.338-339) ; mais viser à une participation permettant d'accéder à des processus d'évaluation et de décision, donc avoir un niveau de compétence appris dans la discussion : « *la notion d'empowerment sert à décrire le processus par lequel chacun devient partie prenante de son destin individuel et du destin de la communauté dans la ville.* » On cesse de « *penser l'usager comme un individu isolé dans son statut de client d'appareils professionnels, en le*

voyant au contraire tel qu'il est, c'est-à-dire dans son réseau d'affinités électives. » (J. Godbout, 1992, p.236).

La question des appartenances multiples de la personne (professionnel, social, personnel, familial) et de leurs interactions, n'est pas encore l'objet des numéros d'ESPACEPUBLICS. Elle apparaît en pointillé dans certains récits individuels, laissant apercevoir des tensions entre la dimension professionnelle et la dimension personnelle, mais sans que cette tension ne soit davantage expliquée et analysée. Elle pourrait sans doute faire l'objet d'une troisième étape de travail où les récits collectifs croiseront les récits individuels : ces derniers ayant pour finalités d'interroger les différentes appartenances à partir de la construction et de l'expérimentation collective. On peut supposer que cette réflexion permettrait des pistes dans la prise en compte des difficultés, contraintes et paradoxes concernant la participation, et permettrait peut-être d'imaginer d'autres modèles d'animation prenant en compte ces réalités.

BIBLIOGRAPHIE

Clot, Y. (2001). : Clinique du travail et action sur soi. In: J.-M. Baudouin & J. Friedrich (éds.), Théories de l'action et éducation, Collection Raisons éducatives, Bruxelles: DeBoeck

Desroche H.(1998): Entreprendre d'apprendre: Une autobiographie raisonnée aux projets d'une recherche-action, éd. Ouvrières, Paris

Donzelot J. Mével C., Wyvekens A (2003): Faire société. La politique de la ville aux Etats-Unis et en France, Seuil, Paris.

de Singly F,(2003):Les Uns avec les Autres: Quand l'individualisme crée du lien, Armand Colin, Paris

Trocme-Fabre H.,(1999): Ré-inventer le métier d'apprendre, éditions d'organisations, Paris

Vygotski L.(1997): Pensée et langage (F. Sève traduc.) 3ème édition, la Dispute, Paris

Septembre 2003 Faubourg de Cambrai à Valenciennes



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

lecture de anne Cordier

D'UNE SÉRIE DE RÉCITS D'UNE PRATIQUE,
OU DU PARCOURS D'UN QUESTIONNEMENT...
UN PANORAMA DE QUESTIONS POUR L'ACTION

TGV Grenoble-Valenciennes - Octobre en semaine - 17h23.

En fins pointillés, puis en zébrures explosives, la pluie peut toujours frapper, la banquette est à l'intérieur du bocal, complètement isolée du reste du monde dans ce compartiment presque vide, téléphone éteint.

Sortir de la chemise à élastiques, bleu plastique, le premier récit de la liasse. Et plonger à la découverte, comme, enfant, on lance une pierre à la mer en sachant qu'à sa poursuite on va rencontrer l'inattendu, l'insoupçonné, du sable bien plus fin ou un crabe apeuré...

Voilà comment je pourrais commencer à raconter ma première lecture de ces récits des participants de la Formation à l'Animation d'Espaces Publics de Débat (ici, FAPU). Cette première lecture, je l'ai dégustée en naïve, sachant seulement qu'il s'agissait de raconter ce que l'on fait pour apporter son expérience. Alors, ni psychologue, ni formatrice, mon point de vue est d'abord de l'écriture.

Ici l'écriture entre en jeu de trois manières au moins : outil et exercice plus ou moins libre de représentation ; moyen/medium de transmission ; espace et temps de reconnaissance.

Est-ce parce que ce sont trois déficits particulièrement cruels pour les acteurs de la participation, que le "récit" a été choisi comme "objet final" de ces premières sessions de la FAPU ?

L'insuffisance d'outils pour représenter, et plus largement le décalage entre réalité et représentation, est certainement de tout temps et dans tous les champs, du scientifique au social ou au politique, une carence à dépasser pour une nouvelle science/technique.

La communication, l'échange d'expériences sont un besoin pour l'innovation si l'on ne veut pas tout recommencer à zéro à chaque fois.

Enfin la reconnaissance, et du temps pour la reconnaissance, manquent toujours pour les acteurs impliqués dans une gageure contre la montre par la nécessité d'agir sur la complexité d'un terrain en grande souffrance.

Mais pourquoi le texte, même illustré, puis pourquoi le récit imprimé ? N'ayant suivi que le programme et parfois les restitutions, et non les séances de la session, j'ai compris dans ces choix une incitation à une

représentation, une transmission et une valorisation par le moyen le plus accessible, pour sa production comme pour sa reproduction.

D'autre part il me semble que cette "formation" peu orthodoxe a souvent recouru à des modes plus originaux d'expression, (vidéo, maquette, théâtre...) et qu'il s'agissait peut-être aussi de "revenir à l'écrit".

Étant moi-même engagée dans des missions de dynamisation d'espaces publics de débat, voilà de quels points de vue d'écriture je restitue mes impressions de lecture.

Mots doux, mots durs, é(pou)ventail

*Il peut arriver que des habitants soient aussi...
"bouchés"*

C'est le choix des personnes présentes

Cet espace blanc est à vous

Les habitants non visibles

Une horloge pour le temps qui passe... mais dans quel sens vont les aiguilles?

Cherche chargé(e) de mission impossible

Monsieur "dos d'âne"

Décembre 2002 Roubaix



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

Les gens ils veulent toujours "parler à part"

Qui a le plus besoin des autres?...

*Ce désintérêt de chacun de la chose publique paraît-il...
l'indifférence est dans quel sens?*

La danse des petits pas décalés

Recherche échanges

Je travaille EN Politique de la ville

C'était une joie de venir à cette formation

Un animateur qui avait, au fil du temps, perdu sa capacité à être impertinent et donc sa capacité à créer du débat

Les graines sont diverses, elles doivent cependant composer un jardin harmonieux

Peut-être est-il alors de notre responsabilité d'être en quelque sorte le poil à gratter?

Mais qu'est-ce qu'elle nous veut la CAF?

Petits bavardages sans importance apparente

La prostitution présente depuis la nuit des temps

Les petits riens de la vie quotidienne marqueront mon parcours d'injustices et de révoltes

La Cage aux Ours (vrai nom du quartier)

L'ouverture du dialogue avec les habitants est donc un exercice complexe et lent de prise de confiance

J'ai décidé de prendre le temps de réfléchir

Le non-dit, le crime parfait

... en bref, je l'aime beaucoup

Je suis formateur en formation, car je me présente, comme professionnel, nécessairement incomplet

Le regard inquiet du vieux monsieur s'évanouit au fur et à mesure des explications

Avoir fait l'ATU, comme on a fait l'Indo ou le Dakar

Si vous voulez endormir un habitant, lisez-lui la liste des "partenaires" et "acteurs" de son quartier

On dit que le marché couvert est vide... Oui mais ce qui m'inquiète c'est que, si c'est vide, les églises aussi sont vides, j'ai remarqué, les stades sont très vides et puis les cinémas le lundi matin et le mardi après-midi sont vides... si vous supprimez tout ce qui est vide on n'est pas sortis de l'auberge... la mairie aussi est vide quelquefois

À l'image des six Bourgeois, la population semble résignée aux mauvais coups que lui réserve l'histoire

Personnellement j'ai pensé « quel aréopage! quel langage! je crois que ça sera la seule journée »... je peux dire aux formateurs que pour moi ils étaient à la hauteur

Récits d'une pratique, à première lecture, premier regard

les 25 récits individuels de 2002

Par quoi on commence ?

Le titre d'un des récits est « *par quoi on commence ?* » Et à la lecture naïve, c'est bien la première question que l'on peut retenir.

Les participants, chacun à sa façon, dans son propre style, commencent les récits individuels par un "je", sauf pour... « *la parole du muet* » ! (qui a sans doute un statut particulier dans l'ensemble, en tant que récit du... vidéaste qui a suivi une partie de la session).

En fait, les récits commencent par un "je" qui renvoie très vite une situation individuelle à son contexte. Du coup à la première lecture, sous ce "je" on ressent une distanciation immédiate, sauf peut-être avec « *je m'appelle... et je suis...* » que l'on rencontre à 2 reprises sur les 25 récits individuels.

A ce moment on distingue schématiquement deux types d'entrée en représentation: une parole de l'intérieur, regard sur l'extérieur qui s'appuie souvent sur un événement, une anecdote significative, des souvenirs... ; ou une parole "externalisée", qui décrit l'extérieur sans donner son ressenti sur cet extérieur, qui l'objective.

Décembre 2002 Roubaix

Des centaines d'images de la ville pour étayer ou illustrer un discours



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

Alors l'image accompagnant, écrasant parfois le texte en ses débuts, a davantage pris présence.

Les trois quarts représentent la ville, de près en général, avec un portrait et deux photos de réunions, de travail ou festive. Avant même de compter on sent que certains présentent de l'espace, la plupart des autres, des gens dans de l'espace. Et sans présumer des intentions ni encore moins juger de la pertinence des choix de chacun, on ressent lors de cet aller-retour entre les premières phrases et la première image une nuance à apporter à cette distinction entre récit de l'intérieur et récit d'observateur. Certains sont allés prendre une photo dans la ville, ou en tout cas l'ont choisie, d'autres ont capté une photo de la ville, et cela peut confirmer leur positionnement comme cela peut chercher à l'atténuer en le contredisant.

A ce moment encore de la lecture, comme on ne lit pas la 4^{ème} de couverture d'un polar pour préserver le suspense, on avait cherché à ne pas se dévoiler le titre et le sous-titre du récit. (Comme on peut prendre plaisir à écrire "sous-contrainte explicite" en "oulipien", on peut chercher à lire une série avec des règles du jeu).

Et la découverte de ces titres surprend souvent.

En fait, sauf pour « *par quoi on commence ?* », dont le point d'interrogation semble s'être effondré dans la colonne fracassée qui surplombe ce titre, on a souvent l'impression de ne rentrer dans le titre qu'une fois l'ensemble du récit terminé.

On se rend compte ensuite que les images de page de garde pour environ les trois quarts illustrent. Certains illustrent leur texte sur le fond, en général avec des images d'action : réunion, intervention dans la ville, animation urbaine d'une place, d'un jeu, d'un bal... D'autres illustrent leur territoire, de la vue d'avion au terroir, de l'Escaut à la rue de Bruxelles.

Les autres images de la une évoquent le titre : comme un arbre dans la ville, la vue aérienne de fractures urbaines, le local de l'ATU de Grande-Synthe ou le morse du trait en pointillés pour dire ou ne pas dire. Parfois même cette évocation est en apparence contradiction, au premier regard, avec un visage au micro pour le muet, et des reflets de gens assis pour des territoires en mouvement.

Alors on se surprend à se demander quelle peut bien être la règle du jeu, du point de vue de la représentation. Mais on continue dans l'ignorance, le plaisir d'une recherche de ce qu'on ne sait pas qu'on cherche.

Donc on ouvre la page...

Au premier regard, en général, le choix d'images (mais parfois il n'y en a pas) tonifie la page, apportant des couleurs et des matières vives, le plus souvent montrant des êtres vivants (mais parfois il n'y a que des plans, des paysages ou des croquis).

Parfois on trouve un texte, très dense, avec en général des images de moments de processus, de sites, plans. L'impression est que l'heure est davantage à l'illustration et l'explication qu'à l'évocation ou à la symbolique.

A la lecture, on se retrouve très rapidement être passé d'un "vif du sujet", à un descriptif d'objet, soigneux, frisant parfois (très rarement quand même) le dépôt de brevet industriel, ressemblant d'autres fois à un document de présentation de site ou d'action à usage du public (et non de techniciens) clair et précis.

Le récit est panorama.

D'autres fois, on se retrouve plutôt devant un message. Les images sont davantage des photos d'affiche, des schémas ou des dessins, il y a des encadrés qui n'ont pas l'air techniques, plutôt entre guillemets, des citations, des interviews.

Décembre 2002 Roubaix

Choisir quelques images qui parleront mieux que des mots



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

A la lecture, on se retrouve embarqué, en général dans une galère au moins pour une partie du trajet, mais dans un morceau de vie d'un territoire, dans une expérience. Parfois même les phrases qui n'en ont pas besoin commencent par "je".

Le récit zoome.

« *Qu'est-ce que tu es, toi ?* » ou « *Qui tu es, toi ?* »

Toujours dans cette première lecture, apparaît rapidement encore une alternative tranchée par le narrateur : l'attention est attirée parfois par les mots « *mon rôle, ma mission, ma position* », qui révèlent que les récits se partagent à peu près entre ceux qui décrivent leurs attributions, leurs compétences, leur service... et ceux qui expriment la façon dont ils ressentent leur position (médiateur, veilleuse...).

Cette seconde interrogation, apparemment produite par un recul, un regard sur soi-même, interpelle aussi davantage le lecteur. Elle l'engage à chercher si l'auto-définition lui paraît adaptée avec ce récit qu'il lit, qu'on lui donne à voir. Elle lui livre une dimension subjective sur l'auto-évaluation du statut du narrateur. Mais elle l'implique aussi en lui renvoyant la question de sa propre pratique, une interrogation sur sa propre position.

Cette façon "d'introduire la conversation" avec le lecteur apparaît comme une manière efficace d'enrichir

le partage de compétence voulu par cet échange d'expériences, la fonction de transmission de l'écriture.

Quand la symbolique est uniforme

Sur la fabrication du récit, une autre particularité saute au souvenir : les images symboliques (de la Ville, du quartier, de la participation...) sont si souvent celle de l'arbre avec ses racines, son tronc et sa frondaison, qu'on pourrait constituer une singulière horticulture de la FAPU !

Bien sûr on voit aussi apparaître la cuisine, recette de gâteau ou repas partagé....

Et on comprend d'après les illustrations que de l'arbre à palabres (plutôt fantasmagique que rappelant la réalité africaine) à l'arbre des causes, en passant par glaner les sens du mot participation à travers les âges (récents) et en élaguer certains drageons parasites, l'allégorie de la nature a du souvent être une bouffée d'air pur échappatoire au théorique, ou à la réalité !

Un des narrateurs, cependant, est allé au bout de l'image. Sur la une, la photo montre un sapin majestueux axant la perspective d'une rue banale (peut-être même en impasse!), le titre parle d'arbre, le premier encadré de légumes. Sur la page intérieure, on trouve un arbre aux multiples greffons, dont les branches s'enchevêtrent, l'arbre est malade; puis « *il faut que*

les racines de l'arbre se rejoignent pour former un tronc commun, suffisamment solide pour porter les fruits qu'on en attend. » Et encore « *le jardinier est parfois un peu couturier.* » En 4^{ème} page on trouve toute une terminologie basée sur ce métier: analyse du « *terrain, de sa composition, de sa richesse ou de sa pauvreté en éléments fertiles... fruits que l'on veut produire... essences que l'on pense semer, traitements actifs sur le terreau... faire germer...* » Et enfin son encadré de présentation indique: « *Contact "jardinier".* » L'impression que donne cette cohérence est qu'elle ne répond pas à une recherche de figure de style, mais que la métaphore structure le récit par l'exigence de prise en compte de la complexité, et surtout par le déroulement du temps qu'elle représente, qu'elle manifeste. Et qu'au-delà du récit, la symbolique est structurante pour la pensée mais aussi pour l'action, pour les questions pour l'action.

Alors on reste étonnée que dans la plupart des autres cas le temps d'écriture n'ait pas occasionné une recherche personnelle d'images analogiques, en particulier pour figurer davantage la diversité, l'arbre étant tout de même une image bien individuelle. Peut-être se retrouve-t-on à nouveau devant la question de la reconnaissance, d'un temps à oser s'accorder pour valoriser sa singularité, y compris dans le positionnement d'écriture?

Décembre 2002 Roubaix
Persuader l'autre!



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

Mon territoire n'est pas une île

Est-ce la diversité d'origine des participants croisant leurs points de vue pendant une année? Est-ce une propension au croisement les ayant conduits à choisir ce type de "formation"? Est-ce l'origine extérieure des questions ou problèmes de leur pratique les amenant à souhaiter approfondir leurs moyens d'action?

Toujours est-il que tous les récits présentent, situent et tentent de décoder les intervenants complémentaires ou contradictoires à leurs pratiques.

Que ce soit dans la description de l'organisation d'un projet, ou dans l'exposition de la situation de l'auteur, jamais les autres acteurs, qu'ils soient facteur de blocage ou intervenant positif, ne sont absents. Il serait peut-être intéressant pour chaque narrateur d'examiner quels sont ceux qu'il a "oubliés"!

Globalement, il est étonnant de voir le décalage de position entre "la une" et l'intérieur du récit: le narrateur, parfois très intérieur, voire intime, sur la une, peut devenir descriptif technique à l'intérieur, et même vice-versa. Alors on se demande ce qu'on va trouver en quatrième!

Et on tourne la page

Non averti, on a alors le plaisir de découvrir... *la tête de l'auteur!* Il s'agit en général d'un portrait posé assez classique mais plus souriant qu'un photomaton, moins forcé. Un seul participant a mis en page une photo en situation personnelle (avec enfant - apparemment le sien).

L'encadré qui souligne le portrait indique le nom de la personne et ses coordonnées, parfois des précisions sur son parcours, ou sur sa personnalité. On y retrouve souvent une recherche de nuance, d'atténuation d'une présentation technico / fonctionnelle.

On trouve souvent aussi un chapitre intitulé « *glossaire* », qui décrypte davantage les sigles ou arcanes institutionnels que les mots de notre jargon correspondant à des idées ou des pratiques non encore entrées dans le langage courant. Etant donné la teneur de ce qui précède, mais c'est une opinion peut-être trop personnelle, cela peut paraître trop ou pas assez. On le voit bien dans les explications sur le fonctionnement des institutions qu'on ne connaît pas, où on souhaiterait avoir encore plus d'information, alors que pour les expériences dont on connaît le contexte, on imagine bien la réaction de notre boulangère si on ne lui en décode pas davantage (du type: *c'est quoi la Politique de la Ville?*).

Last but not least, on a relevé avec beaucoup de curiosité les derniers mots du document.

Et on trouve globalement des perspectives: des commentaires sur « *la formation* », plutôt élogieux, avec souvent l'expression d'une attente sur une « *non-fin* », en particulier par une mise en réseau.

On trouve aussi des « *retours sur moi-même* », pas forcément de la part de ceux qui sont restés le plus à l'extérieur de leur récit.

On trouve des messages d'espoir, souvent plutôt « *d'auto-espoir* », de tentative d'inscrire de l'auto-assurance, de l'auto-persuasion sur l'efficacité du projet, de la démarche et / ou du positionnement du narrateur.

On trouve fort peu de belles déclarations d'intention formelles.

On trouve des demandes d'accueil, et des souhaits de reconnaissance. On trouve des objectifs et des « *à suivre* ». Enfin on trouve aussi des questions qui semblent énoncer « *et maintenant, retour à la (parfois triste) réalité.* »

Finalement, on ressent que chaque récit particulier devant aboutir à la production d'un objet analogue dans sa forme, chaque narrateur s'est dépassé, a souvent tenté de surmonter ses réticences, inclinations ou

Juin 2003 Bruxelles
Le théâtre comme outil de communication



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

faiblesses habituelles, s'est placé dans une position d'exercice à réussir. Et l'on a envie de leur demander, à chacun, quel était le public, le regard des autres, qui le rendait le plus vulnérable, et/ou le plus ambitieux, (voire le plus prétentieux!) pendant l'élaboration du document : ses proches, ses pairs, l'extérieur... ?

Et par là, l'écriture du récit et sa présentation sur papier a-t-elle joué comme temps de reconnaissance pour soi-même ou "seulement" comme temps d'exercice de représentation et de transmission ?

A la fin de cette première lecture, on a le sentiment que « *par quoi on commence* » ce n'est pas une question pour l'action, mais une question pour la narration. Mais à la relecture, l'impression dominante est que l'intitulé de la série pourrait être : des questions pour l'action.

Parcours d'un questionnement

Les récits collectifs de 2003

Découverte des règles du jeu

Après ce premier regard innocent, on s'est donné le droit de lire la fiche de préconisations pour l'élaboration du récit.

Sur les modalités de travail, le principe était de commencer le récit de façon collective, en se racontant dans un petit groupe qui renvoyait en miroir mots-clés, titre possible, etc., de façon à ne pas manquer l'objectif de transmission.

Apparemment, les 25 récits individuels de la session 2002 ont à peine amorcé ce processus. Le récit de Sal-laumines, ressemblant davantage à une juxtaposition collective de points de vue individuels, avait donc été lu comme tel, laissant imaginer plutôt une synergie pour dépasser les réticences du passage individuel à l'écrit, qu'un travail de production commune. Pour la session 2003 le principe a évolué pour devenir une présentation collective d'une expérience particulière d'un des participants.

Sur la forme, les préconisations sont davantage directives, tant pour l'illustration que pour le contenu, et pour le positionnement du narrateur, qui change

selon l'avancement du récit. Ici la diversité dans l'esprit et dans la lettre des documents produits montre bien la souplesse des méthodes de l'équipe d'accompagnement, qui vise davantage à parvenir à l'expérimentation qu'à l'exercice, à réussir à faire plutôt qu'à obtenir un résultat prédéfini comme "juste". D'autre part, du point de vue de la diffusion, bien que certains réalisent un "deux pages" plutôt qu'un "quatre pages", chaque récit rentre dans la maquette et la charte graphique de la publication de la formation ESPACESPUBLICS. On a pu voir confirmé, en recevant l'ensemble des documents, mais aussi en les voyant affichés en série dans la salle de la séance finale de la session, l'efficacité de transmission « *d'une production globale cohérente.* »

Sur le fond, l'écriture du récit est considérée comme une tentative de révélation : « *on peut être assis sur un trésor sans même le soupçonner d'exister* », on a souvent « *l'impression qu'il y a de l'indécence à se raconter ou de la délation à raconter ce que l'on sait des autres* », mais « *une formation à l'animation doit au moins permettre à chacun de valoriser l'expérience qu'il possède et d'échanger ses compétences avec un groupe ressource mobilisable.* »

Globalement, il semble que sur ce point (confirmé par les effets divers des deux précédents) la diversité mais aussi le fait que chaque participant ait pu dépasser ses réticences témoignent de la réussite du projet, réussite passant aussi par une appropriation personnalisée des règles par chacun.

Juin 2003 Bruxelles
Le théâtre pour initier le débat



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

Les récits de la session 2003 : les lignes de couleur

Il y a quatre récits : ligne bleue, ligne orange, ligne jaune complétée par une fiche descriptive des contrats de Quartiers bruxellois, et ligne verte complétée (ou complétant ?) une bande dessinée à découper et plier.

Du point de vue de la terminologie, on s'interroge sur le terme de "récit" : ce n'est pas l'histoire, le conte, la légende, la chronique, l'épisode, les mémoires, l'analyse, voire l'aventure... que l'on peut trouver dans un dictionnaire des synonymes. Le mot laisse sous-entendre une linéarité de la narration que l'on retrouve davantage dans les récits collectifs des "lignes de couleur". Lesquelles ont bien plus mis de limite à leur ligne que les narrateurs des récits individuels, qui étaient plus proches de la "carte du trésor", que d'un parcours fléché.

Les documents de la session 2003 sont en effet, dans le cadre de la règle de départ, le récit d'une opération particulière, alors que les récits individuels étaient "le récit d'une pratique", plus global. Ici on questionne davantage une action qui s'est déroulée à un moment, sur un délai relativement bref, qu'un positionnement professionnel ou militant face aux différentes péripéties d'une pratique de participation. Peut-être est-on davantage dans le théâtre que dans la peinture ?

Cela dit il s'agit d'un point de départ, et souvent dans l'analyse de l'expérience les questions s'élargissent à de plus nombreux aspects de la participation que ceux précisément mis en cause par les faits racontés.

je est nous ?

Dans trois des récits, la narration est à la première personne, mais dont on perçoit vite qu'il s'agit d'une première personne du pluriel. À chaque fois ce « nous » représente un groupe, qui s'est trouvé confronté à l'expérience. Ce groupe peut être informel, comme celui de la ligne verte dont certains participants avaient été en outre intervenants directs à l'expérience, ou institutionnalisé comme la CLCV ou le Comité de Quartier de l'Hommelet. Et dans le dernier cas, le "je" devient... eux : la personne dont l'expérience est racontée se définit textuellement comme observatrice.

On retrouve ici l'écart constaté avec les récits individuels, et cela produit l'effet que la représentation s'applique à l'extérieur, même si l'on s'inclut dans cet extérieur.

D'autre part on sent au fil du récit que la transmission, la diffusion, se sont effectivement accrues d'une étape. La construction du 4 pages expose d'abord "l'événement", puis l'explicite en le contextualisant, et le récit restitue après ce partage une proposition

d'échange entre les participants de "la ligne", voire un échange avec l'extérieur comme dans l'encadré vide intitulé « *cet espace blanc est à vous, réagissez...* »

Les images de la une reprennent ce point de vue, présentant le site de l'expérience, les titres étant une accroche de fond à la présentation. Pour la ligne verte, le récit raconte la production de la bande dessinée, l'image montre les participants au travail, illustrant le titre qui synthétise le document: « *comment la ligne verte s'est approprié l'histoire d'une piste de skate.* » On retrouve donc le choix de l'illustration descriptive depuis l'extérieur.

Un hic quelque part

Les quatre récits racontent un blocage: « *tous les ingrédients étaient réunis et pourtant le gâteau est raté.* » A chaque fois il s'agit d'une absence de prise en compte des habitants dans la réalisation d'un projet.

Classiquement cette carence intervient en amont du processus, mais pour la piste de skate, c'est une surdité pendant le long temps de la réalisation qui produit la rupture entre attentes et réalisation. Enfin une fois cela bloque tellement le dialogue que les habitants n'écoutent même pas la présentation du projet.

Dans un des cas, le blocage a été dégagé de justesse, la stratégie de rattrapage par le Comité de Quartier a

Mai 2003 Roubaix

Écouter



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

été efficace, en remettant « *le débat au bon moment* », même si le résultat pourrait être amélioré. Et une autre fois c'est une mobilisation à l'initiative des habitants qui leur permet de se faire entendre, aidés par la CLCV, mais on ne sait pas si cette mobilisation a été pérenne.

On retient donc que les moments qui ont été choisis comme plus significatifs et enrichissants par les quatre groupes sont des temps d'échec, même s'ils peuvent être dépassés ensuite, mais en tout cas pour un résultat au mieux nuancé.

Cela nous paraît, toujours du point de vue du passage à l'écriture, peut-être relever d'une envie de transmission d'une interpellation, d'une apostrophe aux autorités pour dénoncer un écueil fréquent dans la relation avec la population. D'autre part, du point de vue de la reconnaissance, de la valorisation, est-ce signe d'un besoin de confirmer la difficulté des missions des participants, ou d'un besoin d'affirmer la lucidité persistant malgré les convictions ?

L'écriture est-elle alors finalement modalité d'expression d'une préoccupation individuelle, même partagée par chaque groupe de rédaction ? Et ce qui est fondamental pour une quarantaine de personnes différentes s'est-il avéré unanimement essentiel, ou sont-ce les modalités du travail collectif qui ont produit une même priorité pour les quatre équipes ?

Et si c'était à refaire...

On sent bien le recul dans la partie que chaque groupe consacre à cette perspective, qui doit s'écrire davantage avec trois petits points qu'avec un point d'interrogation pour ces récits collectifs. Les groupes font état de préconisations plus que de questionnements à cette étape de clôture de leur récit.

D'autre part leurs sujets concernent davantage les principes à mettre en œuvre, les notions fondamentales, que les questions pratiques de la mise en œuvre même que les récits individuels soulèvent. Les participants sont pourtant d'une diversité analogue d'une session à l'autre, et tous « plongés dans le terrain ».

Enfin l'on ressent à nouveau, dans la lecture du contenu qui est exprimé par ces perspectives, un travail sur un parcours, il est même dénommé « *parcours de l'efficacité*. » C'est un parcours repéré a priori, dont l'origine pourrait être la conviction que la participation est un principe réaliste, et le but la réalisation effective d'un « espace public de débat ».

Peut-être est-ce donc la méthode du travail collectif qui produit cette différence entre les produits des deux sessions, mais ceci est une question... aux spécialistes de méthode.

Incommunication, représentation et même représentativité

Donc les questionnements des récits collectifs posent des questions globales de communication, il s'agit de faire passer la nécessité de rétablir un dialogue, continu, entre tous les acteurs de la ville.

On sent bien alors le besoin de préciser des notions comme la représentativité, qui pourrait être qualitative, mais aussi de déceler tout ce qui fait obstacle à ce dialogue, plus pratiquement.

Un des récits décode aussi les modalités de représentation des composantes d'une expérience pour les traduire en images, et évalue les difficultés et les apports de ce travail, et de sa réalisation collective.

On reconnaît ici, comme sur le positionnement dans « *si c'était à refaire* », l'occasion d'un travail accentué de diffusion des principes sur lesquels reposent les convictions.

Le récit est alors utilisé à la fois pour s'exercer à la production d'un outil de communication, et aussi pour tester un mode de production collective. En ce sens il sort du "strict" registre de l'écriture, un autre moyen d'expression aurait aussi bien pu être utilisé.

Octobre 2003 Quiévrechain
Dire



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

On pourra savoir qu'un adolescent de 12 ans ayant lu la bande dessinée rapidement a compris tout le déroulement de l'histoire, et, pour l'anecdote, a choisi "ceci est un bac à fleurs" parmi les 3 propositions de légende de la "piste de skate".

Un panorama de questions pour l'action

sur l'ensemble des récits

Entre conviction et actions, peu de temps pour les questions

Si les questions prennent tant de place dans les récits, on perçoit bien que le narrateur, dans sa mission d'écriture, qu'il prend au sérieux, en profite clairement pour prendre ce temps du questionnement.

Alors, le récit aurait-il transformé le participant en intello?

La conviction, le sens de son positionnement transparaît toujours, est souvent explicite, parfois expliqué. Et ici le questionnement ne porte justement pas, en général, sur l'intérêt ou la légitimité de l'action, mais sur les modalités de l'action. Même lorsque ce sont les notions fondamentales qui sont interrogées, jusqu'à chercher les significations qu'en donne le dictionnaire, le questionnement apparaît stratégique, vise l'efficacité de l'action et non la performance du discours.

Ou alors le récit aurait-il transformé le participant en activiste?

Le doute - la nuance - la relativité - le fragmentaire - la subjectivité - l'inachevé - le tâtonnement - l'incrédulité - l'esprit critique - une claque - une hypothèse - l'attente... mais l'espoir : ce qui est écrit, c'est surtout tout ça.

Alors on sent qu'à l'évidence l'écriture a pris son rôle de lieu de reconnaissance de soi-même, puisqu'elle permet de se représenter dans toute son imperfection, tout son inachèvement, et en même temps de confirmer ses certitudes, celles-là mêmes qui conduisent inexorablement à une frustration tout en donnant les moyens de la supporter.

Un territoire global, une échelle restreinte

Si les participants nous font toujours croiser les autres acteurs du territoire, on perçoit assez systématiquement un désarroi face à la petitesse de l'échelle d'intervention possible : que ce soit en regard du monde, du pays, ou simplement des autres protagonistes dans la ville, on perçoit l'inquiétude, parfois la colère, vis-à-vis d'un extérieur sur lequel on n'a plus aucune prise et qui peut complètement massacrer un projet.

Ce monde extérieur est donc nommé, mais présenté plutôt comme un terrain miné, et le narrateur le décrit généralement avec une grande prudence de chat échaudé, quand il ne l'accuse pas précisément de sabotage.

Octobre 2002 Haisnes
Regarder, ensemble, la ville



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

On se souviendra avec amertume du projet de régie environnementale à qui est accordé un emploi-jeune pour coordonner trois intervenants de terrain... qui ne sont pas financés.

Quand l'exposé impose une analyse des blocages

Et dans l'ensemble, l'exposé est toujours évaluatif, le narrateur tout en décrivant (représentation), analyse les faits, se place dans une possibilité voire une volonté d'échange: en précisant là où il en est, il ne se contente pas d'un constat, il prend parti, et dans la transmission à des initiés qui pourraient apporter un autre point de vue, il attend un retour.

Où la réussite est dans le décalage

Il pourrait être étonnant de constater que lorsqu'il y a blocage, la solution ne passe pas par une confirmation du regard et une accentuation des moyens, mais plutôt par une affirmation de la complexité, un regard voulu différent, et du coup des solutions nouvelles. « *La danse des petits pas décalés* » figure clairement ce type de position. Peut-être les narrateurs ont-ils souhaité, dans cette "formation" assez singulière, se présenter à travers une expérience plutôt surprenante mais jugée plus valorisante qu'une mise en œuvre réussie qui paraîtrait banale?

Echec ou espoir, même combat : restent aussi des questions

Le point d'interrogation doit être le caractère le plus saillant et le plus abondant de la série! La légitimité éthique est rarement interpellée ou alors pour être confirmée, et une bonne partie de ces questions portent sur des points d'application d'une démarche.

Mais beaucoup d'interrogations empoignent douloureusement le sujet brûlant de la validité du positionnement, de la justesse du statut, de l'efficacité de la mission. Le récit, représentation de son expérience, a permis de représenter aussi une mise en perspective de celle-ci. Il a pris forme de certitudes ou de doutes sur les changements indispensables, mais en tout cas en affirmant l'évolutivité voire l'instabilité de tout projet.

Écriture et expérimentation

A l'expérience de l'écriture

Sur l'écriture comme mode de représentation, chacun s'est présenté, personnellement, professionnellement ou par son action. On pourrait dire, mais en se gardant bien de railler la difficulté de l'exhibition, que certains ont fait leur curriculum vitae, d'autres une carte de visite illustrée, d'autres le début d'un journal intime professionnel.

Et il nous semble que ces séries sont aussi un outil remarquable de représentation de la FAPU elle-même.

Sur l'écriture comme vecteur de transmission, les récits nous paraissent des outils idoines, particulièrement appropriés. Ils sont adéquats pour le lecteur qui ne peut, qu'il soit institution, collègue professionnel, habitant motivé ou profane, écouter des questions de fond sur la participation sans les entendre dans leur contexte matériel. Ils sont aussi opportuns à un moment où, sur la "Politique de la Ville" et la "Démocratie Participative" simultanément on prend conscience de la vanité et/ou la démagogie qui produit des discours exclusifs et catégoriques, voire des lois, en général bien éloignés des terrains dont ils balayent la diversité; et en même temps on entend monter les borborygmes de la peste brune s'imaginant raser les

Septembre 2003 Faubourg de Cambrai
à Valenciennes



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

terrains mêmes, ces “quartiers sensibles” sur lesquels se développent les expériences.

Le lien entre fond et forme tient.

Sur l'écriture comme lieu et moment de reconnaissance, il nous a paru que là pourrait être le maillon le plus faible. Certes, chacun a réussi à produire son récit, ce qui n'est pas un mince résultat, individuel et à l'échelle d'un groupe de participants si diversifiés. Bien sûr, certains donnent l'impression d'avoir pris plus de peine, ou/et de plaisir à l'expérience. Bien sûr, l'écriture a permis une affirmation de soi-même.

Mais, sans juger le contenu et sa mise en forme, on ne peut oublier que le champ d'intervention des narrateurs est d'une nature bien hostile: d'une part il s'agit de concourir à l'amélioration de la société des hommes, registre ingrat, sans possibilité de réussite indiscutable; d'autre part la reconnaissance de la démocratie participative en est encore au niveau de l'utopie (et même parfois, pour certains intégristes, de la collaboration), et est considérée comme la cinquième roue du carrosse du maintien de la paix sociale; enfin le statut toujours expérimental des démarches est encore dévalorisé par le terrain de l'expérimentation qui est toujours le plus défavorisé, sinon le plus défavorable.

Aussi, puisqu'à l'appel de ce devoir d'écriture, tous ont répondu, chacun a rogné sur son temps pourtant bien compté, et consacré des efforts à la mise en cause d'une action pourtant déjà fragile, le récit ne peut être en soi seulement un moment et un lieu de valorisation suffisant.

Ecrivez un haïku, bref poème japonais qui évoque en trois vers un moment, un climat et une réalité, ou chantez l'opéra sous la douche, vous pourrez parvenir à un moment de satisfaction sereine; montez un Atelier de Travail Urbain, vous n'aurez pas un moment de répit, entre le doute de la relativité devant une réussite, et le dépit de l'impuissance devant un échec.

C'est pourquoi il semble essentiel, à travers la mise en ligne, la publication, la diffusion, de mettre au maximum en valeur publique ces récits passionnants ou laborieux, touchants ou agaçants, limpides ou confus... en tant que contributions fondamentales à un développement et une reconnaissance d'une science appliquée, dont les narrateurs sont des chercheurs de haut niveau.

Les mots de la fin

Un dernier mot? Comme je n'aime pas le mot "formation", j'ai beaucoup apprécié la position du chercheur Pierre Dubuisson qui conclut son évaluation en considérant qu'il peut s'agir de déformatage, même si ce n'est pas un joli mot!

Toi y'en a pas devoir jargonner: ce n'est pas une raison pour devenir simpliste, et les glossaires notamment témoignent d'un effort pour rendre accessible y compris les informations techniques; restent au moins «*contexte topologique*» et «*mon biotope.*» Peut-être parce qu'il est difficile de parler d'environnement dans cette période de "mode" du DD (développement durable, prise en compte de l'avenir de l'homme et de la nature dans les décisions à court terme), ou de se lancer dans «*environnement humain, urbain...*»? Toujours est-il qu'on sent un réel travail de décodage de la terminologie tribale pour une transmission assez large, et l'écriture semble un outil convenable pour ce but.

Un mot passe d'objet à sujet assez souvent: le récit, finalement est-ce le processus de travail, l'expérience narrée, ou le produit? On a souvent lu (trop vite) et confondu "récit d'une pratique" pour "pratique du récit", mais peut-être est-ce le reflet encore du rapport du narrateur à la représentation par l'écrit?

Octobre 2003 Quiévrechain
Du plan à la parole, sur les lieux



4c. L'animation en pratique, lecture des récits

Enfin le mot qui revient avec le plus de vigueur et de persistance est décalage. Or le “récit de la FAPU” est vraiment en décalage d’écriture par rapport à toute la masse de “paperasse” que doivent remplir professionnels et habitants dès lors qu’ils veulent trouver les moyens, matériels ou simplement de survie légale, de leur action.

Complètement diversifié malgré les règles de départ, dévoilant l’implication personnelle voire intime sans nombrilisme, comprenant des allégories voire de la poésie sans oublier les précisions techniques, dénonçant sans trahir, revendiquant sans agresser systématiquement, exprimant des doutes sans renoncer à l’action, autocritique sans misérabilisme, à l’écoute sans démagogie, ici l’écrit supporte la richesse de la complexité, la vérité du flou, **ici l’écrit est sincérité.**

5. Une auto-évaluation

continue



5. Une auto-évaluation continue

5.1. L'évaluation

L'évaluation du cycle se tisse à partir des allers-retours permanents de chaque séance sur les méthodes et les outils.

De plus, en s'interrogeant dans le cadre des lignes territoriales sur la systématisation des pratiques de chacun et les conditions de transférabilité des acquis, est introduite, de fait, la question de l'évaluation de la formation.

En revanche, le positionnement global de "l'animateur d'espaces publics urbains de débat" n'a jamais été remis en cause, ce qui est tout de même étonnant par rapport au nombre et à la diversité d'intervenants. Ou bien cela provient-il de la conviction préalable de ces participants des deux premières sessions ?

Chacune des deux sessions a fait aussi l'objet d'une séance finale d'évaluation, avec le même type de principes méthodologiques: sur la base d'une série de questions posées par l'équipe d'animation, les participants en ateliers en sous-groupes devaient discuter puis préparer une représentation percutante, pertinente et collective de leurs réflexions.

Chaque sous-groupe devait donc constituer sa chaîne d'animation. Le temps très contraint (fin de matinée

pour la réflexion, repas et tout début de l'après-midi pour la présentation) a rendu la co-élaboration très dense, très animée, et les présentations, très différentes, originales et adaptées, ont apparemment satisfait à la fois leurs spectateurs, impressionnés, et leurs acteurs. Cela paraissait comme une apothéose, une démonstration de leurs nouvelles capacités par une mise en œuvre pratique des acquis de la session.

Ainsi à la séance du 12 décembre 2002 à Roubaix, à la "Condition Publique" alors en chantier, les questions étaient :

- Qu'attendait-on de la formation au départ ?
- Quels sont les écarts entre ces attentes et ce qu'on y a effectivement trouvé
- Les découvertes et les regrets
- Les points à faire évoluer ou à changer
- Comment chacun imagine-t-il son implication dans un prolongement ?

Etaient invités, outre les participants à la formation, les membres du Comité de Pilotage, et sont venus le CNV, la Région Nord-Pas-de-Calais, l'IREV.

Comme mode de présentation, certains ont produit une affiche, d'autres des bulles de BD, un autre groupe une grille de mots croisés, et des chansons !

A la séance de clôture du cycle 2003, les questions étaient :

- Quels sont les éléments que vous auriez aimé trouver dans la formation et que vous n'avez pas trouvés ?
- Ce que vous avez trouvé et qu'il faut garder ?
- Ce qu'on a trouvé auquel on ne s'attendait pas ?
- Ce que vous estimez pouvoir transférer dans vos pratiques ?
- Les propositions ?

Aux invités du Comité de Pilotage, comprenant également le CNFPT, s'ajoutaient les participants de la session 2002.

Les produits ont consisté en une grille de mots croisés, un "guide du routard", une "vraie-fausse boîte à outils", un conte...

D'un point de vue fondamental, pour chacun, les séances d'évaluation font apparaître des avancées et des frustrations, personnelles mais qui, comme on l'a vu, sont complètement imbriquées avec les positionnements, professionnel, ou de statut dans le débat public, pour les élus et habitants.

La répartition de l'important matériau recueilli par thèmes pourra paraître parfois arbitraire, leurs causes et leurs effets s'enchevêtrant souvent. Nous avons alors "classé" les commentaires et analyses en tentant de rester au plus près de leurs conséquences.

Septembre 2002 Valenciennes
Didactique



5. Une auto-évaluation continue

Sur la méthodologie: une pédagogie en douceur, ou une animation flottante?

Du point de vue terminologique, on pourrait peut-être utiliser la notion de “tramping”, navigation à la demande sans itinéraire fixe, avec un “tramp”, cargo qui n’est pas affecté à une ligne régulière mais va chercher son fret de port en port! Cela résonne avec le principe de formation nomade, quoique, ou d’autant plus que, pour une personne, le terme anglais désigne un vagabond!

Comme on l’a dit, les participants ont été interpellés par cette *«pédagogie en douceur, marquée par une volonté délibérée de ne pas trop cadrer pour laisser se développer l’espace d’une construction permanente créatrice de ses propres exigences.»*

C’est une construction permanente *«il a fallu gérer ses peurs et s’expérimenter à la prise de rôle...»*

Du coup, l’exercice s’est parfois révélé difficile, notamment pour les participants qui manquaient une séance: une exigence indispensable pour soi et pour le travail du groupe.

D’autre part, ce type de positionnement de l’animation a été vécu comme globalement plutôt déstabi-

lisant pour certains, qui le considèrent comme un “manque de cadrage pédagogique”.

Ainsi un flou relatif est parfois reproché, tant du point de vue de l’objectif de la formation, que de l’ordonnancement global de son programme, et aussi de celui des objectifs et consignes de chaque séance, de chaque “exercice”.

«Premier jour de la formation: inaccessible à tous!!!... On se demandait ce qu’on attendait de nous!... Est-ce que les animateurs savent ce qu’ils cherchent?... On se demandait ce qu’on venait faire là. Où on allait? Ce n’était pas clair. Ni d’ailleurs comment on y allait? Cela a fait peur, plusieurs ont failli partir...»

«Je n’ai jamais assisté à une formation comme ça où on nous demande de faire... J’aurais parfois aimé plus de directives... le premier jour je n’ai rien compris... L’objectif n’était pas clair. Ça ne m’a pas permis de faire bien les liens... ou du moins je ne voyais pas où on voulait m’amener, ça manquait de concret.»

Au bout d’un moment, l’implication dans une chaîne d’animation est beaucoup plus clairement perceptible, et appréciable:

«La chaîne d’animation: on demande aux gens d’organiser. Ça permet de se déplacer. On est aussi impliqué et pas seulement là pour recevoir un message... Ce qui

m'a frappé c'est le premier contact: quand je suis arrivé j'étais le premier et on m'a demandé de faire le café... D'habitude je consomme de la formation, comme on consomme de la réunion... C'est important de nous demander de recevoir. Moi je m'en ressers... Ne pas être que des consommateurs mais des producteurs... C'est ne pas réfléchir seul.»

Finalment, cette animation “flottante” a apporté « ce qu'on ne trouve pas toujours dans les formations classiques... Les animateurs laissaient le débat s'installer... On attendait de nous qu'on prenne sa place, qu'on se mette en responsabilité. Du coup c'est exigeant et plus compliqué, c'est un vrai pari... »

Il a fallu recommencer à chaque séance, souligne d'ailleurs l'équipe d'animation, recréer cette dynamique à chaque fois.

Et un participant de la première session explicite lors de l'évaluation de la deuxième: « On se retrouve avec beaucoup plus de questions que de réponses, mais cela permet de dédramatiser: on comprend qu'on ne peut pas modéliser, il y a DES dispositifs de participation, pas un modèle. L'important c'est de savoir où on va, et ce qu'on va en faire, alors l'outil de questionnement est fondamental. Et on peut alors sans doute modéliser le questionnement préalable à la mise en place d'un dispositif.»

Septembre 2002 Roubaix
Didactique



5. Une auto-évaluation continue

Sur le positionnement pédagogique, « ce qu'il faut garder?... l'inhabituel! »

- La “mise en situation”, les visites de sites, le refus de la pédagogie frontale, la diversité d'exercices pratiques...
- La dimension créative avec parfois un côté “travaux manuels”.
- La dimension événementielle, la traduction ludique des expériences.

« Ça nous a donné le droit de délire... dans nos pratiques on ne peut pas le faire: on est dans des dispositifs tellement cadrés, des fiches projets formatées... »

« Les moments forts ce sont les exercices pratiques sur le terrain, la vidéo, Anzin... »

Exemples:

- le travail de restitution, de mise en scène à Bruxelles
- dans le travail sur le récit collectif: la rédaction de l'offre d'emploi...
- ou encore à Quiévrechain: *«... poser quelque chose de loufoque, où on peut délirer... mais dont on peut quand même retirer quelque chose! On n'était pas bloqué par des questions matérielles; on pouvait oublier le côté sérieux!»*

Souvent les projets “délires” sont ceux qui marchent le mieux! Par exemple, au début c'était délire de rassembler élus, techniciens, habitants... (Certains ne comprennent pas encore!) »

Cette position de mise en situation pratique, avec un contexte réel, mais sans risquer d'affecter le territoire et les gens, permet donc effectivement de développer des propositions trop ambitieuses pour être testées dans la réalité effective.

L'analyse et la réflexion

« D'habitude il y a un problème et on cherche la réponse. On nous a dit... D'abord quelle est la réflexion? »

« Durant la formation on était à chaque fois en train de s'interroger sur comment faire participer. Les formateurs nous ont amenés à nous interroger aussi sur le sens. »

Tout ce qui nous sort du quotidien est apprécié *« une création théâtrale en 1h30!, cela nous secoue, nous fait sortir de nos habitudes... c'était déstabilisant, mais c'est là que l'expérience a été riche. »*

Mais les participants relèvent que *« lorsque l'on a l'expérience des formations plus classiques, ça risque d'exclure », « je me suis tellement sentie bousculée que je n'ai pas toujours été à l'aise. »*

Cette question renvoie directement à l'un des objectifs de cet ouvrage, qui vise notamment à tirer d'une expérience très particulière des perspectives d'élargissement, de "banalisation", ce qu'on abordera en conclusion.

Décembre 2002 Roubaix
Maïeutique



5. Une auto-évaluation continue

Sur l'organisation: « on est des frustrés du temps »

Un grand regret, perpétué d'une session à l'autre malgré les aménagements de l'emploi du temps: "le manque de temps".

Manque de temps pour s'approprier les lieux, se comprendre, apprendre à travailler ensemble, digérer les outils, faire les synthèses, restituer, pour approfondir... *« il a fallu trouver ses marques, on a perdu plus de temps au début, là on commençait à devenir bon et ça s'arrête... Manque de temps surtout pour les exercices pratiques (par exemple les diagnostics sur Haisnes ou Bruxelles) et les échanges avec les acteurs locaux... A l'issue des journées, le temps de restitution ou les débats étaient souvent écourtés par l'horaire du train ou la réunion de début de soirée à laquelle il faut se rendre... Entre les rencontres chacun retourne à ses préoccupations... Comment garder plus de continuité dans la réflexion entre les séances ? »*

En même temps, est soulevée explicitement la question de savoir si l'on est si loin des conditions de travail réelles où il faut savoir produire rapidement une analyse et la restituer? (Définition de la grille de mots croisés: Tout le monde en a mais tout le monde dit qu'il n'en a pas? le temps!)

En ce qui concerne les lieux, il y a des réactions sur deux des principes de la formation: partir en visite exploratoire, et se rapprocher des territoires dont on parle.

Pour ce qui est des visites de villes, elles sont unanimement appréciées, même s'il faut parfois vaincre la peur de l'inconnu, de l'étranger. Mais la diversité et le contraste, la qualité de l'accueil et la présentation par des équipes locales sont considérés comme un apport essentiel, et qu'on souhaiterait même développer, par exemple pour travailler sur des territoires d'une échelle analogue à celle où l'on intervient: par exemple une métropole comme celle de Bruxelles...

En revanche, quelques-uns regrettent l'itinérance de la formation, qui se tient chaque fois dans une structure différente: *« On manquait du temps nécessaire pour s'approprier un lieu, il fallait trouver de nouveaux repères à chaque fois, ce n'était pas indispensable même si à chaque fois on y est arrivés »*

Et il a parfois fallu improviser, les conditions matérielles n'étaient pas toujours idéales (le chauffage!).

Mais ces lieux de la ville ont été autant de découvertes *« à maintenir absolument! »*

Et visiblement, la découverte collective, le fait d'aller, tous différents mais ensemble, dans un lieu inconnu, a également favorisé la confiance en interne entre les participants.

« La formation a permis de découvrir qu'on n'est pas seuls... Je n'imaginai pas que ça existait des lieux comme ça. »

Décembre 2002 Roubaix
Maïeutique



5. Une auto-évaluation continue

Les sujets, d'un besoin de théorie à l'échange inestimable

La question de la gestion des conflits, soulevée à l'issue de la première session, n'a pas été intégrée aux sessions suivantes : elle nous semble renvoyer à d'autres types et objets de formation.

En revanche, sur les apports théoriques, les opinions finalement se rejoignent. Même si cela a un peu manqué à certains et été un peu trop pour d'autres, les participants s'accordent sur l'importance de relier la pratique au débat théorique qui la concerne ; situer les questions dans des enjeux plus larges, chercher les liens entre la pratique quotidienne et localisée et le contexte de développement...

Cette question d'équilibre entre pratique et théorique est aussi en rapport avec le type de public qui participe à la formation. La diversité des publics (élus, habitants, professionnels) induit cette double attente.

« Je me faisais violence et me disais que pour une fois ce n'était pas théorique et que ça donnait la possibilité d'échanger et de manipuler. C'est la différence entre enseignement et formation peut-être... des lieux où on débite la bonne parole il y en a plein, mais où on manipule, où on est acteur, il y en a peu... »

« C'est intéressant de ne pas apprendre du savoir théorique... mais d'échanger, de confronter ses opinions. C'est bien de ne pas ressortir qu'avec des connaissances encyclopédiques... »

« Un peu plus ça m'aurait bien plu aussi. Ma formation initiale ne portait pas là dessus. J'ai appris sur le terrain, au fur et à mesure... Pas assez de théorie oui, mais en même temps ça m'a permis de comprendre ce que je faisais au quotidien... »

La qualité des exposés de fond est soulignée... leurs articulations avec la pratique est à développer. Quant à leur place dans la formation, y'en a-t-il trop ou pas assez ? C'est selon. Ce qui est clair c'est qu'ils doivent être réguliers mais courts et donner des pistes à poursuivre pour ceux qui le souhaitent.

Pratiquement, les exposés et leur édition dans les numéros d'ESPACESPUBLICS ont été le plus souvent possible complétés par des biographies.

Les sujets abordés à travers les rencontres, à l'occasion des échanges, produisent un élargissement flagrant de points de vue, mais aussi des thèmes abordés.

« Les échanges avec la Belgique donnent une autre dimension à la formation »

« Les rencontres avec les politiques; c'est ce qui m'a le plus intéressé... la confrontation, les différentes manières d'envisager la même chose... »

« Il faut continuer à chercher des lieux contrastés; on apprend beaucoup de choses »

« Les attentes étaient plutôt de l'ordre des techniques d'animation et finalement c'était surtout des échanges d'expériences; on attendait une formule miracle, mais elle n'existe pas!!! »

Décembre 2002 Roubaix
Se préparer



5. Une auto-évaluation continue

Peurs et enthousiasme, les questions de confiance

Peur de la parole, peur aussi du pouvoir de la parole?

Outre l'appréhension de nouveaux territoires, la grande peur, c'est celle des mots, du langage, du jargon, des expressions, et des malentendus qui s'y rapportent, *« c'est ce qui a bloqué au début, puis c'est devenu plus simple en le disant... On a arrêté de buter... on a peut être parfois soi-même aussi changé un peu son langage... on a tous fait des efforts. »*

Il y a bien sûr la surprise de réaliser que chacun a son jargon, y compris l'habitant qui désigne un lieu, une personne, un type de pratiques... de façon très précise et complètement étanche au profane! Mais le débat s'est aussi développé des blocages ressentis dans la formation à ceux rencontrés dans la pratique de chacun.

Un des défis de la formation est d'avancer en prenant en compte les langages différents. Ceci est un des problèmes de la mobilisation des habitants sur les territoires: *« Expliquer et interroger quand on ne comprend pas. En petit groupe, c'est facile s'il y a une relation de confiance; dans des grands groupes c'est moins évident! »*

Pour certains, cette question du langage victimise trop souvent les habitants. C'est important de travailler avec d'autres pour ouvrir les langages. Il faut aussi rester vigilant à ne pas rechercher trop la simplification des discours. *« Simplifier oui mais jusqu'où?... Il y a des simplifications honteuses et qui ne veulent plus rien dire!!! »*

L'enjeu semble être de s'entendre sur la signification des mots. Une expérience récente d'un échange entre habitants de différents pays qui illustre cette difficulté est relatée: *« Être d'accord sur la signification d'un mot, trouver une traduction dans des langues différentes... à chaque fois un mot correspond à des réalités différentes. Parfois même le mot n'existe pas. »*

Un exercice intéressant entrepris au départ de la formation, qui n'a pas été vraiment développé, était celui du glossaire. Il conduisait, non pas à figer dans une définition, mais à éclairer un mot des ses différentes significations et à se situer. Il pourrait être repris à l'avenir.

Le débat sur le langage, même s'il est récurrent et a été maintes fois abordé, est toujours au cœur des difficultés rencontrées dans les pratiques quotidiennes. Comment avancer?

Une question de langage ou plutôt de positionnement ?

Face aux difficultés mises en évidence par un espace de formation qui rassemble des catégories d'acteurs différents : *« Il faut décoder sans cesse, le langage des techniciens domine... le langage peut exclure. Il sert aussi à se cacher. Être accessible, est aussi une question de démocratie... »*, le groupe soulève la question suivante :

Faut-il évoluer vers deux formations en parallèle, qui se retrouveraient sur des temps forts, ou maintenir le pari de la confrontation et du débat ? Les besoins sont-ils les mêmes ? La plupart des participants soulignent *« l'intérêt à suivre une formation où l'on est mélangés... »*

La question renvoie alors à celle du positionnement de chacun. Le sentiment de domination par le langage peut s'améliorer si les positions sont claires, derrière les mots il y a aussi les postures.

« Je suis à chaque fois surpris de voir des habitants professionnels tout aussi embêtants que des professionnels militants... je vois depuis le début des travailleurs sociaux qui croient que leur rôle est de faire remonter les besoins des gens au politique. On accorde en effet plus de crédibilité au technicien, et le technicien parle souvent à la place des gens... dans la gestion d'un projet on attend de lui qu'il soit responsable, puisqu'il faut en désigner un. »

Clôture 2003
Construire son discours



5. Une auto-évaluation continue

Les techniciens se donnent-ils toujours le droit d'exister ?

L'animation interpelle alors le groupe : *« Lors du choix des récits chaque groupe a choisi celui d'un habitant, comme si ces récits étaient plus authentiques, comme si le sujet concernait avant tout les habitants, comme si les professionnels ne se donnaient pas le droit d'exister. Or les techniciens avaient plusieurs exemples de récits. »*

Les membres du groupe ont résisté *« La ligne verte a posé comme critère de choix de partir d'un lieu et non pas d'un dispositif. C'est en fonction de ça que les récits ont été choisis. »*

... Puis ont envisagé que cette réaction soit naturellement induite par l'intitulé de la formation ? *« Ou plutôt par le sens que l'on donne à l'action ? Pourquoi on est là, pourquoi on travaille dans ce champ-là ? La ville existe avant tout parce que des gens y vivent... »*

Au contraire Vincent se demande *« si ce n'est pas lié à la motivation de chacun à participer, Quand le technicien privilégie la posture de l'habitant, ou choisit un récit où il est lui même habitant, il ne se met pas en position de danger... N'est ce pas alors pour éviter de prendre position, que le technicien veut autant donner la parole aux autres sous prétexte du devoir de réserve, de neutralité?... »*

Pour les professionnels, devoir de neutralité, ou difficulté à s'impliquer en tant qu'individu dans le débat ?

Les professionnels parviennent-ils à trouver leur place dans ces dispositifs de participation ?

Dans la plupart des ATU par exemple, les professionnels sont là pour que ça se passe bien, pour que les gens soient informés, proposent. et surtout pas pour donner leur avis... *« Ne sont-ils pas souvent à s'excuser et à demander pardon ? »*

La neutralité du technicien. Le technicien est-il un fonctionnaire au service de l'élu ou au service du projet ? *« Être au service du projet n'est pas trahir l'élu. »* Cela semble un point difficile à intégrer.

Mais les rencontres rassurent...

Au delà du débat sur le langage, chacun a apprécié l'échange sur les pratiques et la diversité des expériences ; habitants, techniciens, élus / français, belges... la richesse des échanges, des travaux en sous-groupes... *« On a pris conscience des différences entre nous et on les a démystifiées (en particulier entre habitants et architectes!). Il en est de même pour certaines institutions... »*

Les rencontres sur sites ont aussi enclenché le décodage des jeux d'acteurs rencontrés, et du coup contribué à préciser le positionnement de chacun.

Entre craintes et enthousiasmes, la découverte de l'inconnu, du différent, en tant que contrainte, d'exigence de ce processus, a ses contreparties. Et elle est finalement ressentie comme un dépassement de ses limites, certes plus aisé à réaliser en groupe, mais donc partie intégrante du "processus de qualification".

Clôture 2003
Avec des mots, avec des images



5. Une auto-évaluation continue

Le public composite du groupe, un atout fragile

Chacun s'accorde à reconnaître l'importance de la présence des habitants comme celle des élus pour la diversité des échanges, et regrette qu'ils ne puissent être plus nombreux.

Un seul élu s'est effectivement inscrit en 2003, mais n'a pu suivre la formation, alors que 3 ont participé en 2002.

Mais généralement des élus ont participé aux visites de sites et aux échanges qui s'en sont suivis. Cette participation est considérée comme un élément positif de la dynamique de formation, qui oblige les uns et les autres à davantage se positionner et à analyser les enjeux et les stratégies... Ce mode de participation semble plus adapté au rythme des élus; mais si elle répond en partie aux attentes de formation des habitants et des techniciens, elle ne contribue qu'à moindre mesure aux besoins exprimés en terme de formation des élus.

Une des hypothèses est que le rythme de la formation (14 rencontres en semaine et en journée) correspond essentiellement au rythme des professionnels. Ceci aurait pour effet de limiter l'accès pour les habitants non disponibles en journée et aux élus. La plupart

des habitants présents sont en effet des salariés des associations, permanents habitants, ou des retraités.

D'autres obstacles à la participation des habitants sont identifiés comme les déplacements ou la crainte de l'utilisation d'un langage inaccessible.

Il est plus facile de venir, et de revenir, quand participent à la formation plusieurs représentants du même territoire, autres habitants, mais aussi techniciens ou élus. Outre le fait que cette implication en groupe résout en partie des problèmes de mobilité, la présence de personnes de connaissance facilite l'arrivée dans le groupe, et permet d'échanger plus spontanément sur les points paraissant complexes.

La formation devrait chercher dans sa conception à favoriser les inscriptions collectives.

Par ailleurs la prise en charge de la formation des habitants sur des questions de participation au développement d'un territoire, ne relève pas des fonds de la formation permanente mais de financements exceptionnels de la politique de la ville mobilisés dans le cadre du renouvellement urbain.

Les dispositifs de droit commun concernent en effet habituellement le droit individuel à la formation (qualifiante) et non la prise en charge de formation autour d'enjeux collectifs, qui relèvent davantage de

la logique de guichets du champ de la citoyenneté que de la formation professionnelle.

Ceci pose la question de la pérennité de ce type de démarche.

Enfin il ne faut pas négliger que la formation continue, pour l'habitant, le salarié d'une petite entreprise, ou l'élu, n'est pas une pratique courante comme pour les employés de grandes structures ou du secteur public.

En ce qui concerne les professionnels, nous constatons :

- l'absence d'engagement formel et financier préalables qui amène parfois certains techniciens à s'inscrire sans pour cela donner effectivement suite dans un engagement durable
- le cumul parfois de deux formations au même moment pour les techniciens inscrits dans des logiques de formations de la fonction publique territoriale
- le rythme des échéances administratives de la politique de la ville qui "happe" les techniciens pendant ces périodes, et a pour conséquence une participation moins suivie.

Clôture 2003
Mise en commun



5. Une auto-évaluation continue

La composition du groupe de professionnels évolue légèrement en 2003 :

- une proportion plus importante des techniciens de la politique de la ville ; de même qu'en 2002, ceux-ci sont davantage en charge de missions d'animation et de gestion des dispositifs contrat de ville, que de missions de coordination ou de maîtrise d'œuvre urbaine. Les techniciens possédant un profil plus lié à l'urbanisme restent minoritaires chez les participants. Par contre, on constate un déplacement des échelles d'intervention : la plupart interviennent sur plusieurs quartiers, ou sur plusieurs communes.
- l'absence de professionnels, issus des services sociaux impliqués dans le développement social urbain, à la différence du cycle 2002 où étaient présents des agents de développement du PACT de Lille et de la CAF de Valenciennes.
- Une ouverture timide, à encourager, aux techniciens des services techniques municipaux, grâce à l'inscription de la formation au catalogue du CNFPT.

De même que pour les autres acteurs, la participation à plusieurs professionnels d'un même territoire favorise l'investissement dans la formation, l'impact sur la dynamique locale et la mise en réseau, elle

incite à la réflexion collective et facilite le lien entre la formation et l'action.

Pour 2003, le constat est particulièrement vrai pour les groupes de Quiévrechain ou de Roubaix. Ceci amène à envisager cette condition comme un critère prioritaire d'accès à la formation ultérieurement.

Clôture 2003
Animer



5. Une auto-évaluation continue

5.2. Les pratiques

Les outils, les objets identifiés comme transférables en pratique réelle

L'expérimentation d'outils est un point fort de la formation. Mais, les outils *« on s'en est servi, pas toujours avec les mêmes résultats. On a pris conscience que les outils, il faut se les fabriquer pour les mettre en pratique... »*

Ont été évalués :

- **Le trombinoscope**, *« bien utile le premier jour: on peut réutiliser l'outil; je pense l'adapter pour le réseau rencontre jeunesse »*
- **Les post-it**: *« cette technique d'animation permet une liberté d'expression (tout le monde peut s'exprimer au minimum par écrit, pas d'obligation d'intervenir oralement...); elle permet aussi un travail de classement directement ou par la suite! »*
- **Le bulletin ESPACESPUBLICS**; pour garder une trace, pour garder la mémoire collective *« donner une place plus grande aux interviews, aux anecdotes... qui sont aussi des éléments importants »*
- **Le jeu de cartes des rôles**, pour identifier les missions de la chaîne d'animation... et comme "exercice d'apprentissage de l'animation du débat public". *« Peut être dans la formation ne l'a-t-on pas utilisé suffisamment; il fallait l'alimenter et jouer le jeu »*
- **La cartographie** comme outil de représentation et les exemples proposés comme l'atlas thématique, la superposition des plans... *« ce n'était pas trop technique »*
- **La vidéo**, *« pour communiquer sur nos projets, accessible, un bon outil d'animation »*
- **L'art comme support** du débat sur la ville: théâtre, musique, expo, l'improvisation: *« la Formation a apporté des outils dans ce domaine et a mis en avant la richesse des démarches artistiques: théâtre, expo, etc. »* mais aussi les risques de ce type de démarche *« trop schématiques, caricaturales, subjectives »*
- **Les espaces de restitution** *« pour faire ressortir les points essentiels, pour résumer »*
- **L'utilisation de la photo** avec commentaires pour se situer dans l'action; les photos d'images de la ville utilisées comme photo langage. *« On pourrait les réutiliser, c'est un bon support pour lancer un travail avec les habitants... » « On peut prendre soi-même des images de sa ville... peut-on avoir accès aux images de la photothèque de la formation ? »*

- **Le travail de mise en page** du récit pour la ligne verte
- **L'arbre à palabres** « *Il peut aider dans la rédaction d'un projet de quartier à visualiser le contexte, organiser les actions... malgré tout cet outil reste fort abstrait et devrait être adapté pour être utilisé avec des habitants par exemple...* »

Octobre 2003 Quiévrechain
Vidéo



5. Une auto-évaluation continue

Les exercices

La règle du jeu des récits a évolué, individuels en général en 2002, et collectifs en 2003.

En 2002, il s'agissait davantage d'un travail de repérage et d'expression de son parcours, ou d'un temps de son parcours. La présentation était plus ou moins formatée.

En 2003, il s'est agi de choisir ensemble un lieu dont on raconterait un moment, et de présenter ce récit comme un outil de communication.

La lecture des récits a produit deux analyses de personnes associées par leur structure à la formation mais n'y participant pas directement :

Mireille Prestini-Chevalier, de l'ISLV, a étudié 5 types d'objectifs décelés dans l'ensemble des récits, et s'est appuyée sur "Alceste", logiciel d'analyse de données textuelles et de classification automatique de documents ou de textes par analyse des mots contenus dans les phrases. Il permet de dégager les différents thèmes, les classes, d'en définir les mots, les phrases représentatives et de repérer leurs importances relatives et leurs articulations.

Ont donc été étudiées la classe "*identité collective*", la classe "*conditions et outils de la mise en œuvre*", la classe "*description de l'espace*", une classe "*dimension professionnelle: programme et contractualisation*", et une classe "*dimension professionnelle: la fonction de conseil et d'accompagnement*".

Anne Cordier, d'«arpenteurs», a observé comment l'écriture entre en jeu de trois manières au moins dans les récits : comme outil/exercice libre de représentation ; comme moyen/medium de transmission ; et comme espace/temps de reconnaissance.

Le transfert dans les pratiques quotidiennes, pendant la formation

Même si on constate qu'« *on a besoin de digérer* », certains ont pu pendant la formation mettre en application en même temps sur le terrain. Des ateliers ont démarré (Lourches, Anzin...) animés par des participants. Les lignes territoriales ont permis aussi de mobiliser localement, des collègues, d'autres habitants, elles ont provoqué le débat, comme par exemple à Haisnes entre les habitants participants et le maire.

D'autre part le jeu de rôle, le théâtre... ont été aussi utilisés par certains participants pendant l'année même de la session.

Octobre 2003 Quiévrechain
Aquarelle



5. Une auto-évaluation continue

5.3. Propositions issues de l'auto-évaluation

Se préparer

Extrait du “guide du routard” de la séance finale de 2003 :

Chapitre 1 : ce qu'il faut savoir avant de partir

Semer des questions, pour récolter plus de questions

Se remettre en question

Se poser des questions

On repart avec plus de questions, de doutes et des incompréhensions

On participe beaucoup

Prendre un temps pour sélectionner et formaliser les questions

Chapitre 2 : Ce qu'il faut préparer avant de partir

Venir avec un projet à soi pour partager

Beaucoup de créativité

Ancrer la formation sur des projets :

On pourrait participer à la formation à partir d'un projet collectif. Accompagné par un formateur, construire sa propre valise pédagogique et avancer parallèlement dans la formation.

Pour participer à la formation, il faut :

- Avoir une expérience professionnelle, ou associative préalable
- Avoir identifié ses questions
- Avoir un temps de réflexion concret sur la communication des questions

« On ne vient pas ici par hasard; on a un fil rouge de questions qui nous guide... si j'avais formalisé davantage un certain nombre de questions ça aurait été plus riche... il faut démarrer par un temps plus conséquent au cours duquel on se dit: concrètement quelles sont les questions qu'on se pose et qu'on va travailler plus spécifiquement dans la formation? »

Continuer ?

Certains participants ont indiqué qu'ils seraient intéressés par une continuité de la "formation". Cela semble correspondre à une bonne partie des enjeux de l'équipe d'animation, en termes d'expérimentation, même si cela paraît peu réaliste en termes d'inscription institutionnelle.

Certains participants de 2002 proposaient de "redoubler" ou à tout le moins de continuer de s'impliquer dans les lignes territoriales ou des temps particuliers des sessions ultérieures.

Propositions :

- Constituer une valise pédagogique: synthèse des méthodes et outils, liste d'adresses, présentation d'expériences... une mémoire de ce qu'on a fait: un cd-rom avec toutes les photos, les vidéos, les productions de la formation (les récits, Quiévrechain, Bruxelles...)
- Maintenir actifs les liens par le journal ESPACES PUBLICS, continuer à le recevoir, ou avoir un mailing automatique qui nous prévienne de sa parution sur le site. Les recevoir quitte à s'abonner. Ouvrir la rédaction aux anciens pour garder des liens. Laisser la possibilité d'écrire un article, de réagir...

Octobre 2003 Quiévrechain
Aquarelle



5. Une auto-évaluation continue

- Avoir et donner des nouvelles. un écho de ce que deviennent les sites visités
- Recevoir la formation 2004 sur son territoire
- Pouvoir s'échanger des outils (par le journal, le site ou des rencontres thématiques)
- Se retrouver autour de cas concrets ; voir comment les pratiques des uns et des autres ont évolué...

Capitaliser

Même si les successifs bulletins ESPACESPUBLICS permettent de "suivre à la trace" tous les éléments : théorie, organisation, production... de la formation, les participants ressentent un besoin de disposer d'un document global de capitalisation, soit pour leurs références personnelles, soit pour une transmission à d'autres, notamment à leurs élus.

« Dans les récits individuels, on a raconté une pratique pour qu'elle soit accessible à tous. C'est aussi une capitalisation d'expériences qui peut être reprise. »

Se mettre en réseau

En 2002, en plus des 40 inscrits de la formation, 176 personnes ont participé au moins une fois à une des journées de travail des lignes territoriales. En 2003, une cinquantaine de personnes ont contribué activement au travail sur les lignes territoriales.

Les premiers participants indiquent, l'année suivante, « depuis l'année dernière je sais ce que j'ai perdu : un moment de lieu d'échange et de ressources » et « la mise en réseau est indispensable à la mise en échos. »

« La formation permet de développer un réseau professionnel. »

« Certaines questions ont trouvé des réponses et je me sens moins seule. »

« Ca m'a donné une piste de lancement, un réseau, des contacts. »

Les deux sessions souhaitent donc pouvoir perpétuer leurs relations et leurs échanges d'expériences.

Pour se mettre en réseau, propositions :

Pour qu'un réseau fonctionne chacun doit y trouver un intérêt spécifique... Il faut exploiter davantage ce que les uns et les autres peuvent amener. Exemple : de quoi chacun s'occupe, ce qu'il met en place, les projets qu'il suit. Remettre les coordonnées : ça permet d'animer un réseau.

Octobre 2003 Quiévrechain
Aquarelle



5. Une auto-évaluation continue

Chaque année on relance cet annuaire développé... cela peut s'accompagner d'invitation à participer, d'offres ou de demandes

Quelle forme ?

Une mise en présence physique, il faut se voir...

- de la convivialité, des rencontres type "auberge espagnole"
- quelqu'un fait une offre, un projet, pose une question...
- un programme de rencontres organisé par des membres du réseau sur une thématique précise et on produit quelque chose : par exemple un numéro d'ESPACEPUBLICS
- avec une fois par an, une AG, une rencontre à grande échelle ; on peut même se rencontrer le même jour, en même temps mais à différents endroits
- un forum une fois par an « où on présente une expérience intéressante, un outil que l'on a mis en place »

Par Internet

Un outil intéressant mais insuffisant car tout le monde n'y a pas accès. Il permettrait cependant de :

- Poser des questions, interpellier ; utiliser par exemple la carte postale pour dire ce que l'on devient,

avec une page réseau dans ESPACEPUBLICS qui édite des cartes postales et s'il n'y en a pas, il n'y en a pas...

- envoyer des textes
- mettre les outils de la formation sur le web (photothèque, récits, vidéo, fiche outils...)
- On édite les cartes pour ne pas avoir à courir après les textes
- Un catalogue ressources des offres et demandes
- Compléter le trombinoscope au fur et à mesure et l'articuler avec des expériences. Avoir une expression des pratiques des gens du réseau
- On pourrait entrer en se présentant : un annuaire interactif. Une participante se propose de travailler sur les rubriques de l'annuaire.

S'ouvrir surtout, surtout ne pas rester dans l'entre-soi et s'ouvrir aux autres.

Rendre visible les débats, qu'ils parviennent à entrer dans le domaine du débat public.

Les questions en suspens

Quels habitants?

Les débats concernant la formation sont parfois les mêmes que ceux qui animent les terrains. Qui sont les habitants présents dans la formation? Ne sont-ils pas plutôt des “Habitant professionnel” ou des habitants mobilisés, n’étant plus par là-même de “vrais” habitants? Y aurait-il différentes formes d’habitants plus légitimes que d’autres? Des habitants “plus-ou-moins-habitants”?

« Ce n’est pas la même chose pour un élu, un habitant ou un technicien de venir en formation. C’est un investissement important. Viendrait-on nous-mêmes pendant nos jours de congés, le soir ou le samedi après midi ? » La formation s’adresse à des habitants investis dans une dynamique collective, leaders associatifs ou susceptibles d’être des relais locaux; elle n’a pas pour objectif de toucher des habitants isolés d’engagements collectifs ou associatifs.

Les rencontres avec les habitants, les élus ou des techniciens, qui ont rendu visibles les logiques d’acteurs et ont amené chacun à devoir se situer, se sont davantage produites lors des ateliers sur sites (Roubaix, Quiévrchain, Bruxelles, etc.)...

Septembre 2003 Faubourg de Cambrai
à Valenciennes



5. Une auto-évaluation continue

Ne faut-il pas privilégier ces formes de rencontre, comme partie intégrante de la logique de formation, sans chercher absolument à retrouver les trois types d'acteurs "inscrits" à toute la formation ?

Quant à l'absence des élus dans la formation, elle suscite l'interrogation « *Comment faire en sorte que les élus se forment à ce type de question ?* » Les participants, de quelque origine qu'ils proviennent, apprécieraient de voir en effet un progrès dans ce point fondamental du statut de l' élu.

Extraits du débat

« Les habitants-usagers on les a peu vus, peu entendus... il manquait des espaces où on a rencontré des vrais gens... Les habitants qui sont ici tels que Ahmed ou Fabrice, sont des habitants "semi-professionnels"... »

« On est des habitants avant tout... est-ce que le fait d'être impliqués nous retirerait le droit d'être habitant ? »

« Attention à ne pas tomber dans la recherche de la représentativité pour être légitime à participer... il ne faut pas chercher toujours à être représentatifs quand on participe ! »

« Oui, tiens, ce serait quoi d'ailleurs l'habitant type d'un quartier en renouvellement urbain ? La mère de famille RMI avec 8 enfants ? »

« Attention aussi à ne pas tomber dans l'habitant alibi. »

« Les élus se sont présentés comme des élus... et ça n'a pas posé question, ni porté au doute. »

Alors, « qui s'inscrit à la formation » ?

« Finalement, nous nous sommes retrouvés souvent entre "experts". Et pourquoi pas finalement ?! Pourquoi ne pas renverser les choses ? Dire ok la formation est ouverte aux experts. Mais dans les études de cas (déplacements sur les territoires), le groupe s'ouvre aux habitants du lieu et aux élus - dans le souci de ne pas rester entre soi. »

Enfin, la question du lieu de décision de l'action publique pourrait être ramenée dans les questionnements sur les sujets abordés. Cela dit, elle nous semble davantage à ancrer sur un développement des publics sur la question de la participation, sur une implication des décideurs des différentes échelles et des différents thèmes aux processus de participation :

Des lieux de décision ailleurs... comment les connecter avec les espaces de débat ?

L'enjeu est apparu distinctement au cours des rencontres : à plusieurs reprises, on s'est aperçu que la décision était prise à d'autres échelles ; des maires disent souvent « *ce n'est plus moi qui décide...* »

Les espaces de débat sont-ils connectés aux lieux de décision ?

Le problème réside dans la dispersion des lieux de décision, à laquelle s'ajoute l'absence d'articulation entre les lieux de débat (et de participation) et de décision.

Un axe de recherche sur les stratégies et la communication par rapport aux lieux de décision serait à ouvrir :
« Comment connecter par exemple avec d'autres niveaux tels que les conseils de développement ? Comment s'armet-on dans le cadre d'un réseau aussi pour pouvoir fonder une réflexion pertinente à d'autres niveaux ? »

De là, il faut bien se poser la question de la globalité des thématiques de l'action publique, et la renvoyer au programme de la formation !

« Comment rendre davantage présents dans le cycle 2004 les acteurs des "autres échelles" ? La participation c'est un projet politique pas forcément uniquement urbain ; on doit pouvoir travailler sur d'autres champs. La formation doit-elle s'ouvrir sur ces champs ou maintenir la question de la ville comme objet central ? »

Septembre 2003 Anzin
La résidence des Ormes...



5. Une auto-évaluation continue

5.4 Commentaires ultérieurs :

Interviews d'une commanditaire, d'une élue, de participants (Elus/Habitants/Professionnels) 2 ans après, et même... d'une "redoublante"

Muriel Chochois

Chef du service Développement et Renouvellement Urbain du Conseil Régional Nord Pas-de-Calais, co-commanditaire de la formation, jusqu'au 1er février 2003

La Région développe une politique de soutien au développement de processus de participation des habitants dans le champ du renouvellement urbain. Elle s'est dotée de moyens, qu'elle a souhaité compléter par une formation qui permettrait de développer la préparation des collectivités locales à la mise en place de tels processus. L'objectif était donc de disposer d'une formation sur mesure, partie prenante de la dynamique menée en articulation avec les FTU, Fonds de Travaux Urbains, et des études d'appui aux collectivités locales.

L'objet consistait à prendre en compte la gestion urbaine à travers tous ses aspects, plus largement que

les seuls sujets de compétences de la DDE et des bailleurs.

La formation s'est appuyée sur les antécédents du "groupe réhabilitation" groupe de recherche-action ayant réuni les différents partenaires du renouvellement urbain, et c'est ainsi que la mixité du public a été une des particularités du dispositif. Mais ce principe nécessiterait une meilleure mise en pratique: l'idéal serait que les participants proviennent peut-être d'un nombre limité de sites, de villes, mais que ce soit un collectif d'acteurs qui s'inscrivent, élus, professionnels, centre social, associatifs...

Le montage financier direct s'adressait aux habitants et aux équipes de projets, freinant l'accès de certains autres acteurs qui auraient pu être intéressés, l'évolution de la formation devrait permettre leur inscription.

La question du temps, du point de vue du commanditaire, ne semble pas se poser en termes de disponibilité des participants, mais plutôt du point de vue du moment où intervient la formation par rapport à un projet, l'idéal étant sans doute le temps du démarrage. Il est utile que les participants aient déjà identifié les thèmes et lieux où ils ont à s'investir, et les outils et questions les plus sensibles, pour profiter pleinement du temps de formation.

Peut-être que cette question du temps pourrait trouver une souplesse en proposant plutôt des modules “à la carte”, regroupant sur 3 journées un ensemble de questions sur un site.

Les sujets de la formation pourraient aussi être l’objet de formation initiale.

L’information, la mobilisation des élus ne sont pas simples, passent par leurs techniciens en général, et le plus souvent ils se méfient a priori de la mixité, il leur est plus facile de développer leurs réflexions à partir d’un colloque, un séminaire...

Il faudrait aussi diffuser plus largement, les bulletins sont très intéressants, mais difficiles d’abord pour des personnes ne connaissant pas du tout les territoires dont on parle.

Enfin la présence de la formation sur un territoire est un intérêt exceptionnel, et il faut souligner en particulier que la formalisation qui en ressort est un outil très précieux, même si l’on ne l’utilise pas immédiatement. Le fait de mettre en forme une trace, ce qui n’est pas dans la culture des collectivités qui souvent ne voient pas l’intérêt d’une capitalisation de ce qui a été fait, est vraiment un apport conséquent pour le territoire visité.

Mai 2003 Roubaix

Cité de l’Initiative, un projet d’économie productive solidaire



5. Une auto-évaluation continue

Catherine Beguin

Habitante de Sallaumines, intervenante ASAS

Nous nous sommes inscrits à la formation à tout un groupe des salariés de l'ASAS, Actions et Services pour un Avenir Solidaire, à l'initiative de l'un d'entre nous.

Au départ, on ne s'attendait pas du tout à ça! On pensait travailler sur la ville, et recevoir des informations sur le fonctionnement, l'aménagement, les pratiques, les procédures... et l'on s'est retrouvés sur le thème de la participation des habitants, dans une posture d'acteur principal!

Certains d'entre nous ont été complètement découragés lors de la première séance, par le langage trop technique employé, et ne sont pas revenus. Mais 5 se sont "accrochés", même s'il y avait peu d'habitants et que du coup le langage restait sophistiqué.

Nous sommes une association de développement local, qui monte des projets d'animation pour des adultes et des enfants, dans des centres de loisirs ou sur des projets particuliers montés dans le cadre de la Politique de la Ville. Nous sommes «*des citoyens lambda avec un langage basique*» comme l'on dit dans les colloques où, de notre point de vue, on ne parle pas français!

De ce fait c'est difficile de prendre la parole, quand les autres participants, parlant de concepts particuliers à leur milieu, "abrégent". Mais ceux qui ont bien voulu rester se sont dit «*après tout, ils veulent entendre les habitants, ils vont les entendre, et pour commencer il faut qu'ils comprennent qu'on ne les comprend pas.*»

De fait, les autres participants ont ensuite toujours fait un effort particulier et cela devenait aussi plus facile de demander d'expliquer plus clairement, d'autant qu'au fur et à mesure on se connaissait mieux.

En ce qui me concerne, j'ai beaucoup appris, j'ai même retenu ce sujet pour mon mémoire sur l'aménagement de l'espace public. La venue de la formation sur notre territoire a vraiment renforcé notre crédibilité vis-à-vis des élus:

D'une part il est toujours valorisant qu'il se passe quelque chose sur la commune. Mais surtout, cela a permis de dépasser l'image "d'activiste" que nous avions: auparavant, les partenaires avaient un peu l'impression que «*vous vous levez un matin avec une idée, et hop, vous la mettez en œuvre.*» Là, ils ont perçu pratiquement tout le travail de formation, de réflexion, de recherche, d'analyse, sur lequel nous fondons le montage des projets, et que les demandes de subvention ne sont pas une multiplication de demandes de financements, mais d'abord une proposition d'actions à monter pour compléter l'existant.

D'autre part cela a permis de faire prendre conscience que d'écouter les uns et les autres enrichit les projets: par exemple que les ados ne sont pas toujours seulement en demande, que de les faire venir pour qu'ils montrent comment ils voient la ville par leurs yeux est important.

Enfin la restitution, la lecture de la ville à travers les récits d'habitants, la remise en Mairie de l'énorme classeur qui regroupait ces textes, même si cela n'était pas révolutionnaire, faisait prendre conscience d'une valeur, de la ville, du travail, du regard des gens, de leurs avis et de leurs idées... Cela a contribué à renforcer leur prise en compte, à dépasser une tendance à considérer que l'on fait le projet pour les gens, et qu'on l'inaugure en leur disant: *«voyez comme c'est beau ce que l'on a fait pour vous.»*

Quelque temps après, sur un projet pour un bloc HLM, la formation a permis d'insister sur les aspects sociaux. Le fait d'avoir côtoyé pendant la formation les architectes, les professionnels très diplômés, etc., à égalité, hors du contexte de la réalité de notre territoire, nous a nettement facilité la parole, la prise de contact, avec les partenaires dans la situation réelle. Sinon on a toujours l'impression d'être demandeurs, à la rigueur "conseillers" dans le cadre du débat d'un ATU, mais pas à égalité.

Septembre 2002 Valenciennes



5. Une auto-évaluation continue

Avec le recul, on se rend compte qu'il faudrait demander aux techniciens qui instruisent les dossiers de venir sur le terrain, parce que par exemple quand ils demandent des indicateurs de résultats, des critères d'évaluation, pour *un centre* de récits, il n'est pas question d'indiquer les noms des gens, leur situation financière, etc. Dès qu'ils ont un petit écart par rapport aux règles ça les bloque et ils ne reviennent plus jamais! Ce serait intéressant de voir si d'autres groupes parviennent à résister à cela.

D'autre part il y a toujours le problème du décalage entre le versement des financements et la réalisation des actions. Et les dossiers sont de plus en plus lourds, heureusement que la chef de projet de l'agglomération nous aide, parce qu'on passe les $\frac{3}{4}$ du temps sur les dossiers pour $\frac{1}{4}$ du temps sur le terrain! Alors le bénévolat devient du bénévolat professionnalisé, ou bien il faut embaucher quelqu'un mais ce sont des responsabilités supplémentaires bien lourdes.

Du point de vue de la méthode de la formation, pour moi, faire, expérimenter, c'est nettement plus profitable que "d'apprendre".

On se retrouvait à avoir à faire, tous en même temps, pas dans la logique « *il y en a un qui sait, les autres suivent.* » Quelquefois, on ne voyait pas très bien au début ce que les animateurs voulaient qu'on fasse. Ils n'étaient pas dans le même bateau, mais tout de

même pas seulement spectateurs, ils s'impliquaient, surtout Anne Lescieux, vraie maïeuticienne, qui nous aiguillait dans la bonne direction et était plus facile à solliciter.

Il y a tout de même une frustration sur le manque de temps. Par exemple quand on est allés à Bruxelles, une journée c'est trop court, et c'est fatigant! Et puis pour les nouveaux outils, on ne les "apprenait pas", on nous les faisait mettre en œuvre, pour arriver à tel résultat, ensuite on sait déjà à quoi faire attention, mais on a pas le temps d'approfondir complètement. Mais c'était quand même très dynamique, vivant, pas seulement théorique. Par exemple à la fin de la visite à Bruxelles, présenter selon les 5 sens une lecture de la ville.

J'ai tout gardé.

Françoise Mascotto

Élue de Anzin, médecin, Session 2002

C'est une formation assez lourde en temps passé, il est difficile de se libérer une journée complète par mois pour un élu qui serait salarié. Le fait d'avoir regroupé les séances sur plusieurs jours facilite peut-être leur disponibilité.

Je me suis inscrite à cette formation parce que, nouvelle élue en 2001 à Anzin, je souhaitais monter un atelier de travail urbain sur un quartier en rénovation urbaine (Carpeaux). Le chef de projet GPV, et un technicien de la ville parti depuis, y ont aussi participé, et nous avons ensuite monté cet atelier.

La formation a renforcé les convictions sur la possibilité et l'intérêt de mettre en œuvre le processus, et apporté beaucoup d'idées d'actions à mener avec les habitants, dans le cadre d'ateliers ou de structures de démocratie participative.

En revanche, même s'il n'y a pas de recette toute faite, qu'on est bien conscient qu'il faut s'adapter, la question de l'implication des gens n'est pas solutionnée, et c'est le plus gros souci pour la participation. C'est un débat beaucoup plus large que ce que peut aborder la formation, mais il faut insister sur le fait que la question est de savoir quel intérêt les habitants portent de

Septembre 2002 Valenciennes

Main dans la main, une association qui nous accueille, nous nourrit et nous fait partager son expérience



5. Une auto-évaluation continue

manière générale à tous ces dispositifs, à la vie démocratique de leur commune, quand il y a de moins en moins de participants aux scrutins électoraux, aux réunions d'information, de participation...

La formation a été un espace de réflexion sur ce sujet, mais la crise de la démocratie participative est à poser plus largement.

En ce qui concerne notre expérience et le statut des élus, nous en sommes à penser, et mettre en pratique qu'une présence très ponctuelle des élus, pour des points d'étapes seulement, est la meilleure solution. La présence des élus produit en effet des blocages du débat, la liberté de parole est bien meilleure quand ils sont absents. S'ils sont là, souvent certains n'osent plus parler facilement de leurs préoccupations, ils craignent des "représailles"; mais souvent certains autres voudraient une réponse immédiate à leurs questions concrètes, individuelles, alors que le lieu n'est pas prévu pour cela. Dans les deux cas, le débat est décrédibilisé.

Donc après une première période d'un an et demi d'ATU avec la participation continue des élus, ils ne viennent maintenant que pour des points d'étape, lorsque le moment est venu de présenter les avancées des ateliers avant la prise de décision. Pour monter un Conseil de Développement au niveau de la Communauté d'Agglomération, on a décidé d'adopter ce

système, de laisser au débat une liberté d'expression des préoccupations des citoyens, et de faire tous les 6 mois un point d'étape sur le projet de territoire, sur l'avancée des travaux que l'on prend en compte sans y avoir pris part directement.

La venue de la formation sur le territoire a été axée sur le projet du tramway de l'arrondissement de Valenciennes, qui aura une très grande incidence sur notre centre ville. Les interventions des partenaires comme le SITURV, Syndicat d'Agglomération, ont été très appréciées, et réciproquement apparemment, les remarques des participants de la formation ont été très attentivement écoutées.

En tant que commanditaire également, la ville ayant financé les 3 participants pour tout ou partie, on constate que si la formation favorise des méthodes originales de développer la démocratie participative dans les quartiers, la perception de la formation dépend bien évidemment de la personnalité et des convictions de chaque élu. Certains se sentent interpellés sur leur pouvoir de décision, quand ils ont un point de vue sur un projet différent de celui du dispositif de partenariat.

Il manque dans la formation une attention plus soutenue à cette question de fixer très précisément les règles, au moment du lancement d'un processus, pour être très clair sur ce qu'on attend des habitants,

des professionnels, et ce que proposent les élus. Ici, le dispositif n'a pas été présenté globalement au Conseil Municipal, et il n'a pas été question clairement de ce que l'on fait finalement des conclusions du débat participatif. Cela est accentué par le fait que, sur 29 conseillers de la majorité, il a bien sûr des avis divergents.

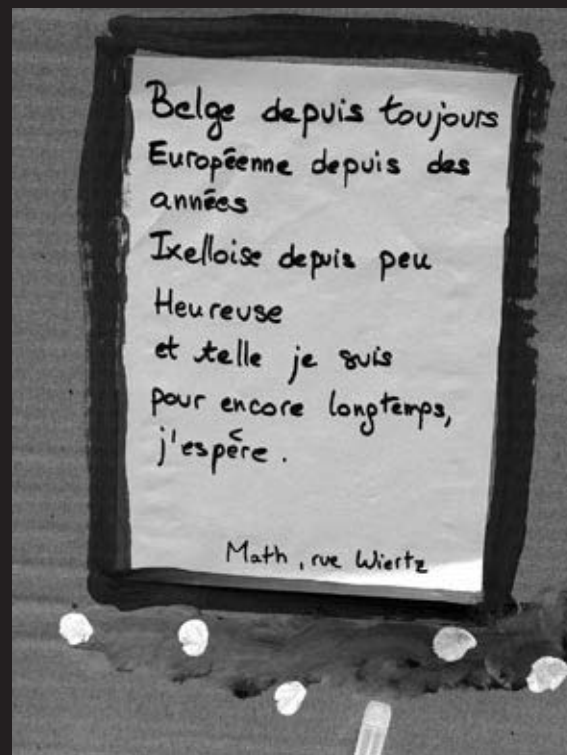
En ce qui nous concerne, il nous manque aussi davantage de travail sur les moyens, les méthodes, les outils d'une implication plus importante des habitants.

Il faudrait donc accorder plus d'importance à ce qui se passe avant le montage du processus, comment on va prendre en compte les élus, et comment on va mobiliser les habitants.

D'autre part à la question de savoir à quel moment du projet urbain on lance le dispositif, à quel stade: la conception, la réalisation, la gestion? Il faut bien savoir que chaque étape a ses avantages mais apporte des difficultés, des obstacles, et exige des outils différents.

Enfin il me semble qu'outre d'être motivé, une condition de participation à la formation est d'avoir déjà au moins un projet de processus à mettre réellement en pratique sur le territoire.

Juin 2003 Bruxelles
Mon quartier, ma ville, mon pays...



5. Une auto-évaluation continue

Françoise Deville

Responsable méthodologie / communication à Renovas asbl, participante session 2002

De formation éco-conseillère entre autres, je travaille actuellement chez Renovas, une association à laquelle la commune de Schaerbeek, située en Région de Bruxelles Capitale, délègue la gestion de ses programmes de revitalisation urbaine. Ceux-ci sont subsidiés en grande partie par la Région mais aussi par la commune. Autrefois les quartiers d'initiatives (volet social), aujourd'hui plusieurs contrats de quartier (volets technique et social) sont gérés simultanément par l'association.

J'avais déjà participé à plusieurs formations, conférences menées par Habitat et Développement ainsi qu'aux séances préparatoires de cette formation. Cette dernière m'avait particulièrement enthousiasmée car on touchait des problématiques intéressantes et les personnes rassemblées autour de la table provenaient d'horizons vraiment très divers tels CAUE etc. On ne les a plus revues après ces deux séances or elles enrichissaient le débat.

Sur la méthode, les visites de terrain très concrètes, étaient très intéressantes, elles apportaient de nouveaux points de vue et en même temps permettaient

de constater que les problématiques sont les mêmes dans des contextes différents.

Par contre ces séances d'une journée étaient trop courtes pour une visite et la formation qui s'en suivait. Cela ne permettait pas d'approfondir, ni de restituer sérieusement. Du coup, même si cela apportait des ouvertures d'esprit, du champ de vision, cela restait plus intellectuel que pratique. L'organisation ultérieure en deux jours permettra sûrement d'améliorer cela.

Par ailleurs, la visite, le regard des "Français" sur les quartiers dans lesquels nous travaillons nous a fort intéressés car il témoignait de la méconnaissance à l'étranger de ce qu'est réellement Bruxelles, uniquement présentée via les média sous l'aspect de l'Union Européenne...

J'aimais beaucoup ce groupe mélangeant habitants élus et techniciens, cela permettait aussi de constater qu'entre la Belgique et la France, on a des façons de communiquer très différentes, des modes de décision dissemblables: ici en Région de Bruxelles-Capitale, le contrat de quartier permet aux habitants d'être davantage liés au processus décisionnel, et ce dès l'élaboration du programme, dans la mesure où on les consulte pour avis via la Commission Locale de Développement Intégré (8 CLDI par an) et les Assemblées Générales de quartier (2 AG par an) qui

rassemblent mensuellement des élus, des représentants du tissu associatif et scolaire local, des représentants de la Région... Même si la CLDI ou l'AG ne sont consultées que pour avis, elles obligent les politiques et administratifs de tenir compte de certains conseils, remarques, observations... En France, cela ne semble pas organisé de manière aussi systématique et officielle?

Par la suite, je suis restée en contact avec les réseaux de personnes rencontrées, H&D, HaCER, des habitants de Lille... Mais pour le moment je ne reçois plus le bulletin ESPACESPUBLICS.

J'aurais souhaité que l'on pousse davantage la partie pratique d'utilisation d'outils de communication, par exemple avec le jeu de cartes qui n'a été qu'esquissé. On aurait pu en sélectionner moins mais les mettre en pratique plus d'une fois.

De toute façon je sais que la formation a évolué suite à cette première année où l'on était un peu des "cobayes"...

Juin 2003 Bruxelles

Peut-on représenter sur une carte les ruptures de la ville?



5. Une auto-évaluation continue

Michel Joncquel

Habitant-Militant, élu de 1995 à 2001, session 2002

Il me paraît intéressant de continuer de participer à la FAEPU, ne serait-ce que lors des journées de clôture où les “anciens” sont invités, ou à travers ce témoignage!

A la FAEPU, j’avais une position un peu particulière dans le groupe, en tant qu’habitant et ancien élu (chargé de l’Atelier de Travail Urbain de Grande-Synthe). La FAEPU m’a permis de conforter mon nouveau statut, que je qualifie “d’habitant-militant” : on ne peut pas oublier que l’on a été élu, mais là, j’avais à m’affirmer avec ce nouveau positionnement. C’était le mouvement inverse que lorsque, participant en tant qu’habitant à l’ATU, j’avais ensuite été élu, et que les autres participants me disaient « *ah non, tu n’es plus ici en tant qu’habitant!* » Souvent je suis invité à intervenir en tant qu’ancien élu, sur la base du constat que dégagé des responsabilités politiques, je serais amené à “parler plus vrai”. En fait, si je n’ai jamais triché, en tant qu’habitant je n’ai plus de devoir de réserve.

La FAEPU permettait d’approfondir les orientations politiques, les axes de l’action, en étant dégagé de l’opérationnel ; en effet l’élu s’enferme trop souvent dans un rôle technique, pour répondre à l’urgence.

La réflexion à moyen et long terme permet de préciser le positionnement réellement politique, dans le sens noble du terme.

La formation, hors contexte, permet de prendre du recul, de faire une analyse critique, et aussi de se retrouver dans une position d’influence, d’action, mais sans la responsabilité de la décision, ce qui allège les choses!

D’autre part, le fait d’être acteur de cette formation, et non pas consommateur, me convenait tout à fait, c’est une ligne que je suis de toute façon dans mon statut actuel de citoyen et d’habitant.

La FAEPU m’a aussi facilité les choses, en particulier, par la production du “récit d’expérience”. D’une part, cette double page me sert de “carte de visite” pour présenter mon cheminement politique et associatif. D’autre part, le fait de la réaliser par un travail collectif, avec le regard des autres, produit à la fois un effet de miroir, une réflexion approfondie sur ce cheminement, et aussi un soutien. La coproduction ça conforte!

Du point de vue de l’animation de la formation, outre l’avantage de cet espace très particulier, hors champ géographique et temporel, l’approche des animateurs, qui n’arrivent pas avec des concepts et des savoir-faire ficelés que l’on doit acquérir me convient

très bien et ne me paraît pas floue mais enrichissante. On sent que les outils existent, mais que l'on doit se les approprier, les adapter à ses besoins, les façonner à sa main, son cœur, sa sensibilité, et cette non-certitude, ces questionnements me conviennent très bien. La réussite passe par des coups de cœur, on ne peut pas être distant.

Cela dit, cette technique d'animation me semble supposer un travail considérable, beaucoup plus complexe que d'imposer une vérité. Proposer des outils, des idées, des concepts, à développer ensemble, fait que les animateurs sont aussi en auto-formation. Le groupe les enrichit et c'est leur intérêt.

Sur le contenu, j'ai été très intéressé par les outils de connaissance de la ville, avec un fonds documentaire important, des références à l'histoire, des bases fondamentales. Je dois encore exploiter ces documents pour mieux comprendre la ville d'aujourd'hui dans son évolution permanente.

La venue de la formation sur notre territoire a incité notre association "Regards d'Habitants" à nous impliquer dans les diagnostics de quartiers. Faire le diagnostic de Petite-Synthe avec les participants de la FAEPU a déclenché des possibilités et des envies: le regard extérieur révèle qu'il y a aussi des atouts sur un territoire, dont on finit par ne voir que les problèmes et les points faibles quand on y vit.

Juin 2003 Bruxelles

Comment un amoncellement de chaises simule un quartier ancien, fragile mais vivant !



5. Une auto-évaluation continue

Le temps a posé problème: quatorze jours c'est lourd, ce serait mieux de les regrouper un peu pour créer plus facilement un collectif et se concentrer davantage.

La journée avec les anciens participants est appréciable pour se raccrocher à ce que l'on a vécu et conforter le réseau, même avec ceux que l'on connaissait auparavant: je serai présent à la prochaine journée!

Lénaïg Grard

« arpenteurs », participante session 2003

Mon métier consiste à animer des espaces publics de débat, et je n'ai pas pu suivre l'intégralité des séances de la formation.

La formation m'a surtout donné des envies: de voir que dans l'urgence, le feu de l'action, on parvient à co-produire des présentations, des outils de travail, permet de se dire que l'on peut, dans la pratique habituelle, pousser ce type de méthode, surtout en petits groupes.

Il s'agissait de tests en réel. Alors que dans la pratique on redoute l'effet d'inertie de groupe, on a constaté qu'en réalité on peut produire rapidement des choses intéressantes, on peut oser mettre les gens dans le faire, dans l'action, pas seulement dans le débat.

Sur la méthode, le principe de se mettre en position de co-production de l'espace d'animation, la difficulté n'était pas tant dans le flou, que dans le fait d'oser prendre un rôle, une place qu'on nous laissait, d'être directement actif. C'est important qu'il y ait des lieux pour laisser cette place, permissifs, réalistes mais hors contexte pour que cela ne porte pas à conséquence sur une action ou un territoire donné.

Et cette pratique en grandeur réelle, quoique sans risque d'effet pervers, permet aussi de retrouver pourquoi il est important de pousser des démarches de co-production, et surtout que c'est un réel plaisir pour tout le monde, ce que l'on aurait tendance à oublier dans le stress quotidien!

Il serait intéressant de pouvoir retrouver de tels moments de recul, de partage de réflexion et de création, même assez courts, au cours d'un parcours personnel.

Préparer la mise en scène d'une restitution orale
Avril 2002 Petite-Synthe à Dunkerque



5. Une auto-évaluation continue

Didier Monnier

Agent de développement à Quiévrechain, session 2003

La formation a eu lieu à un moment où l'on souhaitait renforcer un collectif d'habitants, sorte de Conseil de Quartier avec pour objectif l'amélioration du cadre de vie, sur le quartier Mozart. La participation d'un groupe de 7 acteurs de la ville a permis effectivement d'ouvrir ou de confirmer des pistes d'action.

D'autre part les réflexions issues de la session ont validé la nécessité d'une ouverture du processus sur d'autres secteurs de la ville. En 2005, il est donc prévu de l'étendre au quartier de la Place Paul Doumer.

Il y a eu en effet une prise de conscience du fait que élagage, réfection de trottoirs, construction d'un terrain multi-sports, aménagements d'espaces publics... ne concernaient pas seulement le territoire strict du quartier, mais l'ensemble de la ville.

Et certains habitants de Mozart semblent prêts à passer le relais, être ambassadeurs, pour ceux de la place Doumer. La mobilisation acquise, pour essaimer il faudra en effet l'étendre.

D'autre part, sur des actions pré-existantes sur le cadre de vie, l'environnement, le recrutement de contrats aidés pour l'entretien courant, l'insertion, les

acquis ont permis d'aller au-delà en impliquant des habitants sur des projets ponctuels comme la pose de bacs à fleurs, de tables d'échecs dans une aire de jeu etc. avec le financement de FTU, Fonds de Travaux Urbains.

Ayant auparavant engagé quelques expériences concrètes, le fait d'avoir participé à plusieurs à la formation permet de maintenir cette dynamique collective de réflexion et d'action.

A été mise en place notamment une intervention du CAUE en direction des associations et enseignants qui a permis une sensibilisation, par groupes de travail sur 3 demi-journées, sur :

- ce qui constitue une ville, ses voiries, ses matériaux...
- l'histoire de la construction de la ville, de son urbanisation, avec des aspects généraux mais aussi le témoignage d'intervenants locaux sur la mémoire des sites
- des pistes de travail, de soutien

10 personnes de Crespin ou Quiévrechain ont suivi cette sensibilisation.

Des visites de la commune ont été organisées ensuite pour les maternelles, pour aller dans des lieux que l'on ne connaît pas, et pour les collèves, pour découvrir l'architecture de notre ville, sa diversité, ses disparités...

Le temps de la formation a permis de conforter les convictions sur la participation, de développer l'intérêt de travailler sur l'espace public, puis de développer le réseau interne, même s'il n'y a pas encore une culture grand public de production des espaces. Mais il y a tout de même déjà sensibilisation, et travail sur de micro-projets.

Pour ce qui est de l'extérieur, à part avec Crespin la commune voisine, et les rencontres d'anciens participants dans d'autres circonstances du type colloque... Il y a eu peu de développement de réseau. En ce qui concerne l'impact de la venue de la formation sur le territoire, le premier effet très positif est que les deux maires sont venus participer, et ont pu ainsi se rendre compte en direct du travail enclenché, qui de plus loin paraît aller bien lentement !

D'autre part ils ont constaté "sur pièces" que l'on peut discuter des projets avec d'autres, des étrangers, des habitants ! et que les visions des différents professionnels, les rencontres d'architectes sur le même projet, peuvent être intéressantes à prendre en compte, que l'on peut y associer celles des associations, des HLM... et que d'accepter d'entre-comprendre les différentes logiques, plutôt que de s'entre-affronter, contribue à faire évoluer le projet.

D'autre part l'accueil par le territoire reste une référence pour tous : visites en bus, à vélo ou à pieds,

Octobre 2003 Quiévrechain
Raconter, et parler avec des gens



5. Une auto-évaluation continue

mobilisation des différentes commissions d'études sur les actions de diagnostic, de communication... a été très formateur : on se rend compte que l'on peut présenter un projet urbain à des gens qui ne connaissent pas la ville, donc c'est encourageant, cela doit être encore plus facile en direction de nos concitoyens.

La frustration ressentie par rapport à la formation est relative au temps. Il y a un délai pour préciser dans quoi on s'implique, adapter ses questions, et pourtant le fait de venir à plusieurs facilitait les discussions pendant le trajet.

En revanche, on est conforté sur le fait que la négociation permet de progresser, d'obtenir toujours un petit mieux, de gagner peu à peu en croisant les logiques : par exemple pour le chauffage de l' AIS, on a obtenu un groupe de suivi des travaux qui rencontrait les intervenants de façon éviter au maximum les inconvénients possibles.

Avec le recul, on ressent que les participants à la FAPU participent et s'expriment, et que cela perdure, qu'ils sont davantage acteurs.

Isabelle Mahieu

Agent de développement à Haubourdin puis à Valenciennes, sessions 2002 et 2004

La première année, j'étais agent de développement social à Haubourdin, 15 000 habitants. J'étais seule dans mes fonctions, en lien direct avec le maire qui avait une conviction affirmée de l'intérêt de la participation, comme son successeur ensuite.

Je me suis rendue compte que j'avais du mal à prendre du recul, à distancier, pour imaginer des projets et des propositions pertinents et argumentés.

La mission se resserrait un peu trop sur de l'exécutif opérationnel.

Des dynamiques participatives existaient sur l'ensemble de la ville, retenue en "second cercle" sur le volet dynamique participative, mais surtout sur la résolution de problèmes ponctuels (de stationnements, entre riverains...).

Il y avait donc de nombreuses réunions de quartier, animées par le maire, relevant de la gestion urbaine de proximité : sur l'urbain, son entretien, sa propreté, sa sécurité et les sentiments de sécurité... Des Fonds de Travaux urbains, FTU, permettaient de financer ces projets.

Mais il n'y avait pas une démarche globale de projet.

Sur les grands projets, j'animais un atelier d'urbanisme, de co-production, avec une architecte, sur le Jardin Public.

Ce sont les élus qui m'ont indiqué que je pouvais faire cette formation, qui a été financée par moitié ville et région.

Mais avec la masse de travail, je n'ai pas pu suivre l'intégralité des séances, et cela a été difficile de s'approprier la formation. Cependant au début, cela semblait un espace promettant d'être intéressant, non seulement par toutes les rencontres que cela permettait, mais aussi par l'interpellation plus directe d'habitants vis-à-vis des autres acteurs, en particulier sur le langage. Cela m'est resté, une attention à ne pas utiliser de jargon ou au moins à le décoder.

Et puis la formation m'a apporté une "petite boîte" qui reste, d'outils explorés, expérimentés, à transposer dans mes pratiques, pour faciliter les démarches.

Le dernier travail, celui du "4 pages", a été pour moi le plus révélateur. Il s'agissait d'expliquer, le plus simplement possible, ce que l'on fait. J'ai pris conscience de ce malaise qui s'accumulait, ce sentiment d'avoir "le nez dans le guidon", de ne pas avoir de recul, de temps pour impulser de la créativité, pour donner vraiment une place aux habitants, outre d'exécuter la demande immédiate des élus.

Mai 2002 Haubourdin
Visiter, expliquer, parler dans l'espace public



5. Une auto-évaluation continue

Mais comme la troisième page devait contenir une proposition, à partir du constat de là où l'on en était, pour changer les choses, de les renouveler, cela a produit un déclic. J'ai alors commencé à imaginer une stratégie pour une véritable démarche de concertation, appropriée par les habitants en tant que partage de savoirs, y compris capable de poser des questions dérangementantes, mais qui ait en même temps un impact positif pour les élus.

L'utopie est motrice, et nous avons monté avec le paysagiste de petits ateliers d'habitants sur le thème de l'eau, dans le cadre du réaménagement prenant en compte le développement durable, d'une île enclavée entre un canal et un de ses méandres. Les trois ateliers, histoire de la ville, "nature", et "heure bleue" ont ensuite été réunis en un seul groupe. On a pu y comprendre le passif de la ville, très industrialisée autour du canal qui en avait beaucoup souffert, les notions de Haute Qualité Environnementale, de Développement Durable... l'histoire des canaux avec un ancien des Voies Navigables de France, y débattre avec l'Agence de l'Eau sur sa qualité à l'échelle locale, mais aussi sur des pratiques diminuant le gaspillage à la maison ou au jardin, jusqu'aux problématiques aux échelles du monde et du futur, de la guerre de l'eau...

Un grand moment a été la visite, en péniche, du canal depuis Haubourdin jusqu'à Lille, avec tous les partenaires, pour un euro symbolique, là on fait "la

preuve par le faire" : les habitants apprennent et sont enchantés, ça fonctionne bien, les élus, qui avaient donné carte blanche au départ, sont satisfaits.

De tout ce travail, est sorti deux expositions qui ont permis à la fois une présentation et de garder une trace.

Finalement, j'étais arrivée avec l'idée précise de revenir avec une boîte à outils. Certes, j'en ai eu, mais c'est surtout le rôle de catalyseur de la formation qui est essentiel pour moi : elle m'a permis de prendre du recul, du temps pour une réflexion plus globale, plus innovante, et du coup plus persuasive.

C'est-à-dire que sous la pression de l'urgence, on n'a pas assez le temps de poser les raisons clairement, les envies, de définir les axes de stratégies en creusant, même si l'on sait ce que l'on défend et comment le faire, on reste plus flou. La formation change vraiment le regard sur notre mission, et c'est satisfaisant professionnellement.

La visite de la formation sur notre territoire a été valorisante à plusieurs égards : l'association de quartier du Petit Belgique, qui a organisé la visite, a fait l'unanimité pour sa générosité, ce qui conforte aussi sa position en interne. Et les remarques des visiteurs extérieurs apportent toujours quelque chose de neuf : par exemple dans mon cas, le fait que la ville soit "pleine de murs", c'est le genre de choses que l'on ne voit plus après le premier regard.

Du point de vue des réseaux que permet de rencontrer la formation, il y a d'une part l'échange d'expériences, savoir comment d'autres s'organisent est toujours intéressant.

Mais en ce qui me concerne, le plus important a été de rencontrer mes interlocuteurs habituels hors du cadre du quotidien. Le fait d'être dans un groupe de gens différents facilite un rapport plus humain qui permet un contact plus précis aussi, plus approfondi. Par exemple quand on rencontre nos interlocuteurs institutionnels à propos de notre territoire, les questions sont techniques, tandis que dans le cadre de la formation, on rencontre vraiment les gens, et on peut mieux comprendre les rouages, les articulations, les contextes... des questions.

Je participe cette année à une seconde session, sur proposition de ma nouvelle direction, ayant changé de commune. Je ne pensais pas y avoir droit! Mais je dois particulièrement travailler sur la Gestion Urbaine de Proximité, et j'aimerais trouver un espace où travailler globalement sur la question, ses enjeux, les positionnements de chacun, les liens avec les partenaires, les conventions possibles... Pour le moment, à la moitié de la formation, je reste un peu sur ma faim car on travaille sur des éléments davantage que sur une vision d'ensemble. A la dernière séance nous avons reposé nos objectifs et j'espère que finalement cette session répondra à mes attentes pratiques, outre que l'espace de rencontre est intéressant!

Mai 2002 Haubourdin

On vous a restaurés, mais on peut aussi chanter!



6. Précisions



6. Précisions

Précisions

Programmes et bulletins sont disponibles sur le site

<http://www.arpenteurs.fr/EP/>

7. Perspectives d'évolution



7. Perspectives d'évolution

À l'heure où nous finalisons cet ouvrage, la troisième session de la formation est en cours et son déroulement est très contrasté par rapport aux précédents.

Il faut tout d'abord signaler que cette session a eu du mal à se mettre en place. Alors que les deux premières sessions avaient vu une affluence de candidatures sans un important travail de communication, nous n'avions que quelques propositions à la date programmée pour lancer la troisième session en septembre 2003. Nous avons convenu de décaler la session avec un lancement en juin 2004 par une première séance inaugurale, puis en septembre pour se finir en février 2005.

Plusieurs raisons semblent avoir joué dans cette difficulté.

Tout d'abord, l'une de nos principales partenaires au Conseil Régional, qui était à l'initiative du montage de la formation a changé de fonctions. Nous avons ainsi pu mesurer l'importance d'une influence directement impliquée, dans les relations tissées avec les territoires de la politique de la ville, ses professionnels ou ses associations. Le pouvoir incitatif du Conseil Régional, dans sa position de financeur de certaines actions de participation et de renouvellement urbain, était une de nos forces que nous n'avons sans doute pas su mesurer ni pérenniser.

Nous avons, lors de cette phase préparatoire de mobilisation, tenté d'ouvrir vers d'autres publics et de sensibiliser d'autres partenaires du projet urbain, en particulier les bailleurs sociaux. Même si nous avons toujours été reçus en bonne intelligence et considérés comme porteurs d'un sujet utile dans l'évolution des compétences de ces organismes, nous n'avons finalement pas eu de propositions de leur part.

Le CNFPT, partenaire en particulier de la seconde session, était sans doute plus en retrait pour la troisième session, l'affichage de la formation dans son catalogue n'étant plus autant présent. Sans doute le coût de la formation a pu poser problème à l'organisme.

Il est possible aussi que l'autonomie du dispositif ait pu inquiéter certains acteurs. Porté par le Conseil Régional mais indépendant de celui-ci, accompagné par le CNFPT mais non intégré à celui-ci, lié à l'Université de Louvain la Neuve ou l'ISLV mais dans un parcours propre, il est en effet assez difficile de repérer l'inscription institutionnelle de l'action. Si ce positionnement a pu donner une liberté d'action à l'expérimentation, il a pu rendre sa visibilité plus difficile à l'heure d'une troisième session.

Enfin, et c'est le point sur lequel nous nous sommes le plus interrogés, la part des "militants" de la participation s'est avérée beaucoup moins importante

dans la composition du groupe 2004. Avions-nous, en deux sessions qui ont finalement intéressé plus de 200 personnes, touché la plupart des acteurs impliqués de la région? Était-ce l'objectif? Est-ce que la FAPU a davantage été lors des deux premières sessions le lieu de rassemblement d'acteurs militants qui avaient besoin d'échanger et de se connaître entre eux à l'échelle de la Région, et sommes-nous maintenant face à une nouvelle mission qui devrait davantage s'orienter vers des acteurs moins convaincus?

Alors que dans les deux premières sessions, les participants étaient en général les demandeurs, c'est souvent la hiérarchie des participants de la troisième session qui les a incités à la suivre.

Le groupe finalement rassemblé est constitué d'une vingtaine de personnes, aucun élu et très peu d'habitants, et en moyenne, davantage d'acteurs de terrain à des postes moins élevés dans l'échelle hiérarchique des services. Ils ont été encore plus déstabilisés que les précédents par la "pédagogie en douceur" et la proposition de se responsabiliser, y compris par rapport au contenu de la formation. Les résistances ont été quelquefois assez fortes, redoublées par un absentéisme important.

À tel point que l'équipe d'encadrement a convenu, en cours de session, de recadrer davantage les choses. L'alternance entre les moments didactiques et les exercices

Juin 2003 Bruxelles



7. Perspectives d'évolution

est davantage formalisée et beaucoup moins autoproduite. Ceci a très rapidement permis à une grande part des participants de reprendre confiance et de retrouver une capacité de responsabilisation importante. Il nous semble, au terme de cette session, que c'est celle qui a sans doute eu la plus grande capacité de transformation des participants.

Les difficultés rencontrées résident en général dans les propositions de réflexions globales et générales. Définir ce qu'est un espace public, par exemple, a été perçu par beaucoup comme une question et un temps inutiles, avec une grande difficulté à lier cette réflexion à l'action dont ils ont la charge dans la réalité. Alors que le passage à l'acte, par exemple écrire un article ou produire une affiche sur le sujet, paraît beaucoup plus facile que dans les sessions précédentes. On retrouve probablement les attitudes et modes opératoires habituels de ces participants à qui leur hiérarchie demande avant tout une efficacité d'action, de mise en œuvre sur une réflexion amont qui se passe plus ou moins de leur avis.

Le contexte des projets urbains a lui aussi beaucoup évolué depuis quatre ans. Nous avons initié la FAPU à l'heure du lancement des grands projets de restructuration des quartiers en difficulté. Cette formation s'inscrivait clairement comme appui à la mise en place de dispositifs de concertation à l'heure de l'élaboration de projets de reconstruction-démolition

qui sont maintenant entrés en phase opérationnelle. On constate sur le terrain que les Ateliers de Travail Urbains sont souvent en phase d'essoufflement, attendant les décisions de financement. Souvent, c'est la mise en place de procédures comme la Gestion Urbaine de Proximité qui prennent le relais. Les questions sont moins fondamentalement ancrées dans l'urbain, les questions d'entretien, de sécurité, de mal-vivre viennent au premier plan. Nous adaptant à ce nouveau contexte, nous avons centré la troisième session sur la Gestion Urbaine de Proximité. Mais faut-il encore davantage orienter l'action vers les questions de démocratie locale et accompagner davantage ce qui s'expérimente maintenant autour des conseils de quartier ou conseils de développement et ainsi, quitter progressivement le territoire de la politique de la ville?

Il nous semble difficile de remettre en cause le fonctionnement “itinérant” et la pluralité des participants.

L'ancrage sur des territoires différents et impliquant une partie des participants est décidément un bon chemin pour leur permettre de se responsabiliser sur l'organisation même de la formation, ce qui s'avère être un processus transformateur important. De même, c'est un excellent moyen de mettre en perspective les conditions et contextes de la réalité de chaque participant, lui proposant par analogie ou par contraste des pistes de déblocage.

La pluralité des participants nous semble aussi une dimension à préserver coûte que coûte. La troisième session souffre d'ailleurs d'une trop grande homogénéité de ses participants. La présence d'élus et d'habitants permet de construire un espace formatif réellement proche des espaces de débat de la réalité et évite les aveuglements culturels ou ethnocentriques. On ne peut plus éviter les questions de langage, les enfermements dans la proximité, les éloignements de la réalité... Et le regard de l'autre est plus formateur que n'importe quel enseignement.

Septembre 2003 Faubourg de Cambrai
à Valenciennes



7. Perspectives d'évolution

Mais à l'heure de refermer cet ouvrage, on peut reposer les questions de nécessité qui président à la formation.

Tout d'abord, faut-il que la FAPU soit un réseau à l'échelle régionale ou inter-frontalière qui permette à des acteurs, professionnels, élus ou habitants, d'échanger, de se conforter et de construire ainsi une ressource commune pour développer des stratégies d'actions participatives dans la gestion des villes? On pourrait ainsi imaginer que la FAPU soit davantage mobilisée sur l'organisation de rencontres et sur l'édition et la diffusion d'ESPACESPUBLICS, et devienne en quelque sorte un centre de ressources inter-frontalier.

Ou bien faut-il confirmer ce qui s'est initié lors de la troisième session et orienter de façon plus délibérée la FAPU vers sa dimension formative, en ciblant son public vers des acteurs de plus en plus éloignés des pratiques participatives, pour faire un travail d'acculturation systématique de la plus grande variété de personnes? Il faudrait alors sans doute, sur la base de ces trois premières sessions, écrire un cadre formatif plus défini et que l'on pourrait systématiser dans des cadres de formation classiques. Il nous semble que la dimension formative devra, dans ce cas, être accompagné d'une qualification, d'un diplôme ou brevet. Mais l'équipe qui porte actuellement la FAPU a-t-elle pour vocation de systématiser ce type de formation?

Faut-il maintenant passer le relais à des compétences plus spécialisées dans ce type de formation?

Si cette solution doit être développée, on peut sans doute imaginer une forme qui s'allège et permette d'organiser des sessions moins longues et sur des thématiques plus restreintes. La durée de 14 jours est en effet un engagement qui semble difficile à tenir, en particulier pour les non professionnels. Bien que nous constatons que ce temps paraît nécessaire pour comprendre et expérimenter les nouvelles postures proposées, on peut supposer aussi que des sessions plus courtes soient plus facilement finançables.

Ou bien, faut-il continuer de proposer ce laboratoire de recherche et d'expérimentation que nous avons créé en Région Nord-Pas-de-Calais mais qui pourrait ouvrir son audience à d'autres territoires? La FAPU est en fait à la fois: un espace public de débat sur les outils de mise en débat de la ville, un lieu d'expérimentation de nouveaux outils d'animation du débat et de représentation de la ville, un outil éditorial sur ces questions et finalement, un espace de formation ou d'auto-formation. Délibérément inscrit dans la recherche d'innovation, son utilité sur un sujet qui fonde encore sa culture semble nécessaire. Restera à ancrer ce laboratoire de recherche permanent dans une réalité institutionnelle. Est-ce que l'Université pourrait accueillir un tel projet?

Octobre 2003 Quiévrechain



Depuis 2002, à l'initiative de la Région Nord Pas-de-Calais et de l'État, sous l'appellation « Formation à l'Animation d'Espaces Publics Urbains », un laboratoire expérimental de mise en débat des projets urbains rassemble des élus, des habitants et des professionnels.

Organiser un diagnostic partagé, imaginer la présentation d'un projet avec les moyens du théâtre-forum, de l'exposition, de la vidéo ou de l'affiche, tester des outils de décision autre que le vote, découvrir ensemble les enjeux d'un territoire, éditer une revue rendant compte de l'avancée du laboratoire... autant d'effervescentes expérimentations que le Conseil National des Villes a souhaité voir analyser et capitaliser pour imaginer son adaptation à d'autres territoires.

Cet ouvrage rassemble une analyse globale, les auto-évaluations continues des participants, des points de vue de différents participants ou partenaires, et les outils spécifiquement produits par les sessions de 2002 et 2003.

